CINEMA

l'Avant-Scène

[N]UMERO 4
[1]5 MAI 1961
[paraît le] 15 de chaque mois








[a]u sommaire
([t]extes intégraux)

LOLA
LES MISTONS

...et l'actualité cinématographique

NF 2.50

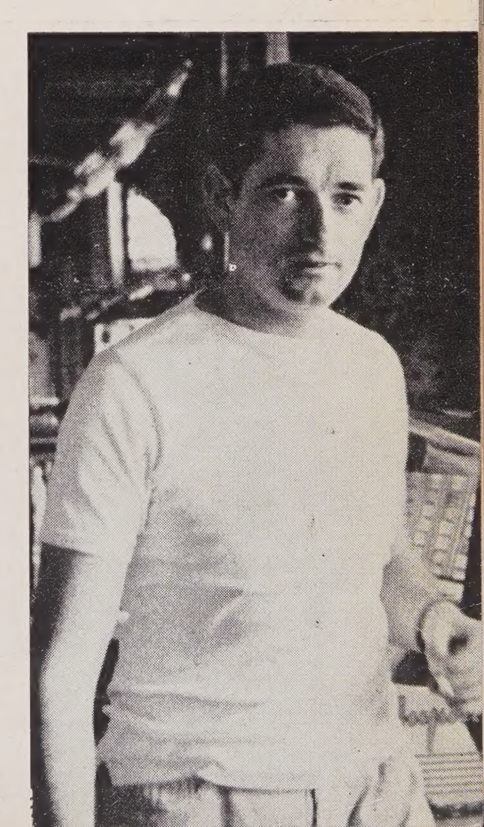


LOLA

Co-Production	CARLO PONTI et GEORGES DE BEAUREGARD Rome-Paris Films
Scénario, Dialogue, Réalisation	JACQUES DEMY
Interprétation	
Lola	ANOUK AIMEE
Roland	MARC MICHEL
Michel	JACQUES HARDEN
Frankie	ALAN SCOTT
Madame Desnoyers	ELINA LABOURDETTE
Jeanne	MARGO LION
Cécile	ANNIE DUPEROUX
Claire	CATHERINE LUTZ
Daisy	CORINNE MARCHAND
Madame Frédérique	YVETTE ANZIANI
Dolly	DOROTHEE BLANK
Nelly	ISABELLE LUNGHINI
Ellen	ANNIK NOEL
La maîtresse du coiffeur	GINETTE VALTON
Maggy	ANNE ZAMIRE
Le libraire	JACQUES GOASGUEN
Minnie	BABETTE BARBIN
Monsieur Valentin (le coiffeur)	JACQUES LEBRETON
Yvon	GERARD DELAROCHE
Le professeur de danse	CARLO NELL
Musique	MICHEL LEGRAND EDITIONS HORTENSIA *Extraits de la 7e Symphonie de Beethoven « Le Clavier bien tempéré » de Bach, Concerto pour flûte en Ré majeur de Mozart, « L'Invitation à la Valse » de Weber, « Moi j'étais pour elle » de Marguerite Monot, chanson « Lola » d'Agnès Varda.*
Equipe technique	
Images	RAOUL COUTARD
Décors	BERNARD EVEIN
Assistant réalisateur	BERNARD-T. MICHEL
Cameraman	CLAUDE BEAUSOLEIL
Photographe	RAYMOND CAUCHETIER
Monteuse	ANNE-MARIE COTRET
Assistante monteuse	MONIQUE TEISSEIRE
Script	SUZANNE SCHIFFMAN
Coiffeuse	DENISE LEMOIGNE
Directrice de production	BRUNA DRIGO
Régisseur	MARCEL GEORGES
Distribution	UNIDEX
Procédé	FRANSCOPE
Visa de Contrôle cinématogr.	23.662
Laboratoires	G. T. C.
Durée	1 h. 30'
Première représentation	3 mars 1961, à Paris

Photos Unidex

JACQUES DEMY



Anouk Aimée (dans le rôle de LOLA) : « C'est moi. C'est Lola. »



1

Sur les quais de Nantes (p. 9).

La Cadillac de Michel freine brutalement devant les marins américains, qui profèrent des insultes.

2

Au café Naval (p. 9).

Marc Michel, Catherine Lutz.

ROLAND : Après le déjeuner, je me suis endormi... Je suis de mauvaise humeur.

CLAIRE : Bah ! on vous mettra à la porte une fois de plus et ce sera la croix et la bannière pour vous trouver une autre place.

3

A l'Eldorado après les répétitions (p. 11).
Anouk Aimée.

FRANKIE : Tell me. Is Lola here it all ?

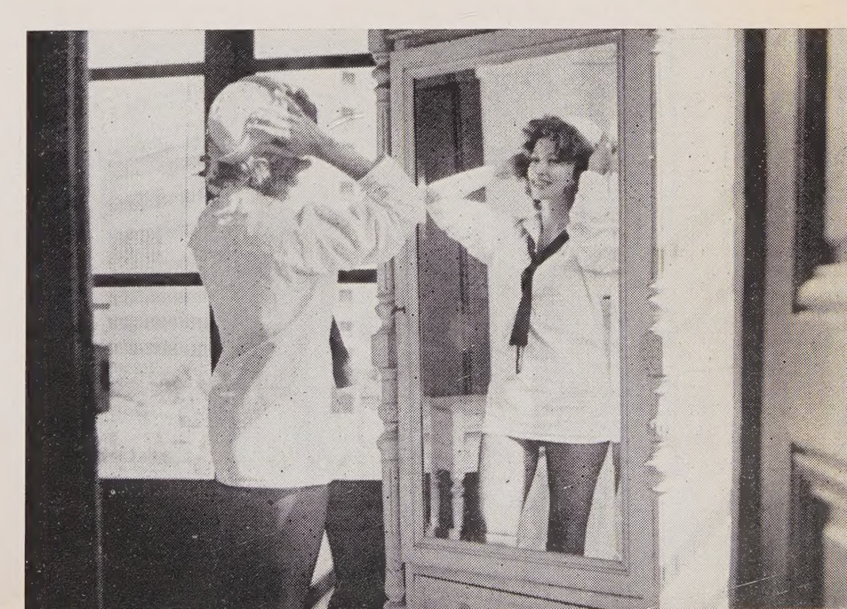
FRÉDÉRIQUE : Bien sûr qu'elle est là. Tenez la voilà.



4

Dans l'intimité de Lola (p. 11).
Alan Scott, Anouk Aimée.

Entrés dans la chambre, Frankie se jette sur le lit sans drap et Lola prépare des boissons.



5

Lola revoit son Carnaval (p. 12).
Anouk Aimée, Alan Scott (en off.).

LOLA : J'ai une sale tête.

FRANKIE : Je trouve que tu es la plus belle fille que j'ai connue.



6

Rencontre avec le passé (p. 17)

Marc Michel, Anouk Aimée, Gérard Delaroche.

LOLA : Il y a au moins dix ans que je ne t'ai pas vu.

ROLAND : Plus... Depuis la guerre. Après, on a dû se rencontrer un jour très vite, mais c'est tout. Non, je ne t'aurais pas reconnue.

LOLA : Toi, tu n'as pas changé.

Cécile fait la connaissance de Frankie (p. 19).

Annie Dupeyroux, Alan Scott.

Frankie prend le dernier numéro de l'illustré Météor *sous le nez de Cécile.*

CÉCILE : Mince alors ! Il n'y en a plus.


7





8

Roland découvre Lola (p. 22).

Anouk Aimée, Marc Michel.

ROLAND : La dernière fois que je t'ai vue, tu comprends, tu avais des tresses.

LOLA : Des tresses ! Je devais être affreuse : J'avais dix ans, quoi, quelque chose comme ça.

SUITE DES PHOTOS DE « LOLA » : P. 15.

JACQUES DEMY : un créateur de la famille de Balzac et de Faulkner

L'action de *Lola* se passe à Nantes. Se passerait-elle à New York ou à Shanghaï, j'y reconnaîtrais l'invention d'un Nantais, c'est-à-dire d'un Breton du sud. L'humour est là — cette tendre faculté de sourire de soi-même qui trouble tant de consciences cartésiennes — et aussi, et surtout, le goût de brasser des destins, de les emmêler et de les identifier, à quoi on reconnaît un conteur celte, qu'il soit demi-dieu romantique comme le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe* ou, comme Jacques Demy, un très jeune et contemporain auteur de cinéma.

Nous croyons vivre pour notre compte. En vérité, nous ne faisons que répéter les gestes, les aventures et les passions des autres. La vie est un miroir de Luna-Park qui nous renvoie la même image, multipliée à l'infini. « *Le temps et le lieu importent peu... Je suis avec vous, hommes et femmes d'une génération, des générations futures... Moi aussi, maintes et maintes fois j'ai traversé la rivière* » (1). Ainsi m'a toujours paru puérile la démarche de certains romanciers qui dressent en pied un personnage « pas comme les autres » ou, à la rigueur, le commentent « du dedans ». Vous voulez peindre un être humain ? Peignez-le du dehors, par les reflets que ses semblables font sur lui : ses innombrables frères, du passé ou du futur, qui ont mis ou mettront leurs pas dans ses pas.

Telle est Lola, chanteuse de beuglant, abandonnée sept ans plus tôt par le père de son gosse. Un auteur médiocre nous eût raconté sa vie par de pesants retours en arrière. Mais Jacques Demy est poète, donc sensible à l'universel. Il se borne à nous montrer Lola en inventant autour d'elle des personnages qui, à des âges divers, revivent présentement son histoire. Il y a là un amoureux d'enfance, une veuve mûrissante et frustrée ; il y a surtout une petite fille qui rencontre son premier amour et qui s'appelle Cécile — comme Lola s'appelait Cécile au temps de ses nattes. Comme Lola, elle aime un matelot de passage et, comme Lola, elle est prête à tout lui sacrifier. Ainsi, de reflets en reflets, Lola nous sera contée en marge d'elle-même. Voilà du grand art, un jeu merveilleux auquel on se surprend à jouer encore, bien après le mot *Fin*.

Il est remarquable, par exemple, que lorsque le film commence, l'histoire est déjà terminée. Michel, l'amant de Lola-Cécile, revient à Nantes, fortune faite, pour l'épouser et reconnaître son fils. Dès les premières images, sa belle voiture blanche bouscule, sur les quais, des marins américains en goguette. L'un de ces marins est celui dont la petite Cécile tombera amoureuse. Me trompé-je ? Ce ne sont pas ces marins que la voiture bouscule en réalité, mais des rêves d'enfance. Michel, le dur, le fort, le gagnant, en a le droit : il revient pour *conclure*. Cependant, les rêves, eux, continueront, en sursis, tout le temps que Michel passera à chercher Lola dans la ville. Et ce temps en suspens, ce temps de nulle horloge, nourri de références, de coïncidences, de rapports subtils, de situations identiques et de mots clés (« Cherbourg » où vit le vrai père de Cécile, où Cécile va rejoindre son Américain, où l'amoureux de Lola se rend sans nécessité comme à un rendez-vous imaginaire et fatal), ce temps, en un mot, *romanesque* sera le temps même du film, la trame exacte du récit de Demy.

A cette romance sur le thème de l'Eternel Retour, il fallait une ville appropriée : assez petite pour que les gens se rencontrent dans son quartier central, assez grande pour donner au récit une dimension légendaire. Et quelle autre Jacques Demy pouvait-il choisir, sinon *sa* ville ? Il se trouve que c'est aussi la mienne et je suis donc, me semble-t-il, assez bien placé pour juger du parti que Demy en a tiré. Ce parti est excellent. Tout d'abord, Jacques Demy a remarquablement choisi ses lieux de tournage : le quai de la Fosse, la maison de Carrier, les escaliers de l'Arche-Sèche et ces deux hauts-lieux du baroque : la brasserie de la Cigale (baptisée *Eldorado*) et l'étonnant passage Pommeraye célébré dans une nouvelle par André Pieyre de Mandiargue. Noterai-je ensuite que les photos de Coutard rendent à merveille, par leur blancheur quasi fantômatique, à la fois la « couleur » du récit et celle de la ville ? Car ne nous y trompons pas : capitale du surréalisme (Vacher s'y suicida, Breton et Aragon s'y rencontrèrent, Julien Gracq y naquit), Nantes est une ville *hantée*.

(1) Walt Whihman : *Sur le bac de Brooklyn.*

Impossible d'y vivre sans en subir le charme, et je donne ici au mot *charme* son sens original. Souvenirs des noyades révolutionnaires et du « bois d'ébène », mystérieuse poésie des noms de lieux (la rue Noire, les ponts de Misery ou de Sauve-Tout, le pont Maudit, l'Arche-Sèche, etc.), comique involontaire de ses enseignes (« Aux Frites Louis XVI », « Alimentation des Ducs », « Au repos de Jules César », et j'en passe !), tout contribuait à faire de Nantes cette forêt de Brocéliande où Jacques Demy organise de subtiles rencontres, noue et dénoue des destins, promène enfin, tel le cheval blanc des Chevaliers immémoriaux, la Voiture Blanche de Michel, toujours présente, avec ou sans son cavalier, et sur quoi les personnages errants de l'histoire posent parfois une main distraite tandis qu'au-delà de l'écran retentit le rire muet du mal-nommé Hasard.

Œuvre riche et discrète, éperdument sincère, merveilleusement naïve, *Lola* n'a pas fini de trouver son public. Alors que tant de films fascinants ne supportent pas une seconde vision, celui-ci enchantera les salles qui le passeront et le repasseront, et les Ciné-Clubs. Il y a peut-être, au cinéma, des débuts plus habiles, je n'en connais pas de plus prometteurs. Que souhaiter à Jacques Demy ? Bien sûr, que les producteurs lui fassent confiance. Mais cela, je crois, ne pose plus de question. Souhaitons-lui donc plutôt de rester *lui-même*. Fidèle à son genre, à ses histoires et à cette sorte de sixième sens qui lui enseigne la haute mathématique des destins. Pour moi, je vois en lui sans hésiter, et toutes différences de style à part, un créateur de la famille de Balzac et de Faulkner, un de ces auteurs qui n'écrivent pas de romans séparés, mais, à partir d'une intrigue-mère projettent dans le temps et l'espace une lignée de personnages. En ce sens, *Lola* n'est peut-être que la pierre d'attente d'un édifice plus grandiose. Nous reverrons Lola, nous reverrons Cécile. Avec elles et avec leurs amants, nous « traverserons la rivière ».

M. L.

Filmographie :

JACQUES DEMY

Né le 5 juin 1931 à Pont-Château (Loire-Atlantique).

Etudes secondaires classiques.

Ecole des Beaux-Arts de Nantes (décoration).

E.N.P.C. (Vaugirard) de 1949 à 1951.

De 1951 à 1955, cinq années de rêves merveilleux, « les plus joyeuses et les plus tristes années » car c'est l'époque où l'on se croit le plus doué, le plus intelligent et durant laquelle on ne réalise pas grand-chose (*sic*).

Activités cinématographiques.

1952 Travaille avec Paul Grimault (films d'animation publicitaires).

1954. Ecrit le scénario du « *Sabotier du Val de Loire* » qu'il propose à Georges Rouquier. Ce dernier ne peut le tourner, mais offre à Demy une place d'assistant pour le court-métrage « *Honegger* ».

1955. *Le Sabotier du Val de Loire,* scénario, commentaires et réalisation de Jacques Demy. Photo : Georges Lendi. Musique : Elsa Barraine. Montage : Anne-Marie Cotret. (Ce film a été tourné grâce à Rouquier qui avait trouvé le producteur.)

1956. Premier assistant de « *SOS Noronha* » que réalise Georges Rouquier.

1957. *Le Bel Indifférent,* réalisation Jacques Demy, d'après le sketch que Jean Cocteau écrivit pour Edith Piaf. Musique : Maurice Jarrre. Décor : Bernard Evein. Photo : Marcel Fradetal. Costumes : Jacqueline Moreau. Durée : 30 minutes. Montage : Denise de Casabianca. Interp. : Jeanne Allard ainsi qu'un inconnu pêché dans la rue (Angelo Bellini). Film couleurs.

1958. Ecrit le scénario de *Lola.*

1959. *Ars,* court métrage. Réalisation, scénario et commentaires de Jacques Demy d'après les écrits du curé d'Ars. Photo : Lucien Joulin. Musique: Elsa Barraine. Montage: Anne-Marie Cotret. Production: J.-P. Chartier et P. Dussart. Longueur : 500 mètres. Durée : 18 minutes. Copies en 35 et 16, noir et blanc.

1960. Réalise *Lola* (voir générique page 3).

A notre question sur ses auteurs préférés, Demy estime qu'il a deux sortes de préférences. D'une part Carl Dreyer, Robert Bresson et Lucchino Visconti, d'autre part Orson Welles, Jean Renoir et Max Ophüls.

« PLEURE QUI PEUT...
RIT QUI VEUT... »
(PROVERBE CHINOIS.)

A Max Ophüls.

LOLA

DECOUPAGE ET DIALOGUE (in extenso)

La Baule - extérieur

Ouverture à l'iris. En plan général du remblai de La Baule, nous apercevons, au loin, se dirigeant vers nous, une Cadillac blanche, décapotée, immatriculée « 10.000 Lakes ». (*Cris de mouettes.*) *La voiture s'approche et stoppe au bord de l'Océan. Un homme de haute stature, costume et chapeau* (*style cow-boy*) *également blancs, descend et se dirige vers la grève.* (*Plan d'une vague qui déferle.*) *C'est Michel. Il allume un cigare, tire de longues bouffées en regardant, derrière ses lunettes noires, le jeu des vagues. Quelques secondes plus tard, il revient vers sa voiture en regardant une dernière fois la mer. Il monte dans la Cadillac comme les cow-boys sur leurs chevaux dans les westerns. La voiture démarre, roule doucement le long du remblai.*

Nous revoyons la voiture filant maintenant à grande allure vers la route de Saint-Nazaire... pendant que se déroule le générique (*voir page* 3). *Michel, au volant de la voiture, fume son cigare nerveusement. Sur la route apparaît un panneau indiquant la direction de Nantes.*

FIN DU GÉNÉRIQUE

On arrive près du port.

Un groupe de marins américains, de blanc vêtus, s'amusent sur le port et la route en jouant à saute-mouton. Michel, pour les éviter, freine brutalement et s'éloigne sous les insultes U. S. Les Américains repartent en cabriolant (*tapes sur l'épaule, saute-mouton, etc.*) (photo 1).

La voiture circule toujours et atteint presque le centre du port. Elle passe devant le café Naval.

chambre Roland

Un planisphère au mur, un violon, des livres.

Roland, étendu sur son lit, un livre près de lui, se redresse d'un bond, regarde sa montre.

ROLAND (*Marc Michel*). Vacherie de vacherie. Je suis en retard.

Il se lève, regarde par la fenêtre.

café Naval - intérieur

Roland entre précipitamment au café Naval. Le café est désert.

CLAIRE (*Catherine Lutz*). Vous êtes en retard, Monsieur Roland. Il est plus de deux heures.

ROLAND. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

CLAIRE. Toujours aimable.

ROLAND. Après le déjeuner, je me suis endormi... Je suis de mauvaise humeur.

CLAIRE. Bah ! on vous mettra à la porte une fois de plus et ce sera la croix et la bannière pour vous trouver une autre place (*photo* 2).

ROLAND. C'est un reproche !

CLAIRE. Prenez-le comme vous voulez.

ROLAND. Donnez-moi un café ! Pas trop chaud...

Roland, près du comptoir, fixe l'imaginaire et ne semble parler que pour lui-même.

Je n'ai jamais pu arriver à l'heure. Au fond, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la liberté. Et ce que je n'aime pas, c'est qu'on s'occupe de moi. Elle n'est pas là, Jeanne ?

CLAIRE. En ville.

ROLAND. Les gens m'ennuient, la ville m'ennuie, la province m'ennuie.

CLAIRE. Merci tout de même.

ROLAND. Non, je ne dis pas ça pour vous. D'ailleurs, je les aime bien, les gens. Mais quelquefois, tout m'écœure.

CLAIRE. Tout quoi !

ROLAND. Tout, et moi le premier. Le sucre !

CLAIRE. Oh ! pardon !

ROLAND. Je suis désespéré.

CLAIRE. Un bien grand mot ! Réagissez ! Je réagis, moi. Je ne me laisse pas abattre.

ROLAND. Je ne me laisse pas abattre. Je pense.

CLAIRE. Pensez un peu moins, et agissez davantage. Regardez ce que vous faites. Deux heures dix. Cette fois, on ne vous le pardonnera pas.

ROLAND. Un travail ridicule. Je ne perdrai pas grand-chose.

De la rue entre Jeanne un peu affolée...

JEANNE (*Margo Lion*). Une chaise, vite. Une chaise ou je vais me trouver mal. C'est épouvantable !

CLAIRE. Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es toute pâle.

JEANNE. J'ai reçu un coup, là. (*Montrant sa poitrine.*)

CLAIRE. Montre...

JEANNE. Mais non. Je viens de le voir.

CLAIRE. Qui ?

JEANNE. Michel.

CLAIRE. Tu es folle.

JEANNE. Mon fils, Monsieur Roland... ! Donne-moi un cognac.

JEANNE. C'est lui. J'en suis certaine. J'étais en train d'acheter ça. (*Elle montre des pinceaux.*) Il est passé en voiture. D'ailleurs, je le pressentais, je l'ai dit à ma sœur ce matin.

Jeanne s'assied.

Monsieur Roland, vous croyez aux significations des rêves, n'est-ce pas. Non ? Eh bien ! moi j'y crois. Cette nuit, je l'ai vu, et dans mon rêve, j'ai renversé du riz, et renverser du riz, c'est signe de visite. Il y en avait partout : je marchais dans le riz, je nageais

dans le riz, des tonnes de riz de toutes les couleurs.

Pendant ce monologue, des clients entrent et sortent et Jeanne s'interrompt parfois pour les accueillir et leur dire au revoir, sans changer le ton de son récit. Puis, à la fin, elle se lève, va et vient dans la salle du café.

Quand Michel nous a quittées, il y aura sept ans le mois prochain, il m'a dit en m'embrassant : « Maman, je vais être père d'une minute à l'autre. Je vais faire fortune. Je pars ». Et il s'en va... Depuis sept ans, pas de nouvelles. Pas un signe. Pas une lettre. Cette nuit, je rêve, et, à l'instant, j'entre chez le marchand de couleurs. Je sors de la boutique. Qu'est-ce qui me passe sous le nez ? Michel. Dans une voiture de rêve. Une apparition. Les mille et une nuits. J'arrive ici dans un état de nerfs voisin de la syncope et on me traite de folle.

CLAIRE. Jeanne, mon petit.

JEANNE. De folle !

CLAIRE. Enfin, si Michel était à Nantes, c'est toi qu'il serait venu voir la première, tu le sais bien. Et puis, il est parti sans le sou, je me demande par quel miracle il roulerait dans une voiture de rêve, comme tu dis.

JEANNE. Le miracle ? Mais, Claire, la fortune.

CLAIRE. Michel était honnête.

JEANNE. Alors, je suis folle.

CLAIRE. Je ne te le fais pas dire.

ROLAND. Claire a raison.

JEANNE. Eh bien ! ne vous gênez plus. Insultez-moi.

ROLAND. Mais non. Je veux dire, avec ou sans fortune, un fils revient d'abord voir sa mère.

JEANNE. Vous ne l'avez pas connu.

CLAIRE. Michel avait bon cœur.

JEANNE. C'est cela, continuez. Michel était honnête, Michel avait bon cœur, Michel était sans reproche... Faites-en un saint. Eh bien ! non ! Moi, je ne marche pas. On n'abandonne pas sa mère. Et son enfant.

CLAIRE. Quel enfant ?

JEANNE. Michel allait être père.

ROLAND. Alors, il a aussi abandonné sa femme.

JEANNE. Il a laissé une pauvre fille dans le besoin, qui doit faire des ménages. Je dis bien : des ménages. Trimer du matin au soir pour élever son enfant. Vous trouvez ça honnête ? Où est ma boîte ?

CLAIRE. A sa place.

JEANNE. Vous n'allez pas travailler ?

ROLAND. Si, j'y vais. Une fois, moi aussi, je partirai.

Claire, qui avait quitté le bar, revient à cet instant.

CLAIRE. Vous êtes encore là ?

ROLAND. Qu'est-ce que je vous ai fait.

CLAIRE. Vous m'avez fait que vous n'êtes qu'un paresseux et je n'aime pas les paresseux.

ROLAND. Si vous cherchiez à me faire de la peine, je vous préviens, c'est chose faite. Au revoir, Madame Jeanne.

JEANNE. Au revoir, Monsieur Roland.

Roland sort du café très rapidement.

JEANNE. Tu es très méchante, Claire.

CLAIRE. Je suis lucide.

les rues - Nantes

Roland marche dans la rue. Il achète le journal. Puis il presse le pas, court et finalement arrive à l'agence essoufflé. Dans le hall, une employée l'arrête au passage.

L'EMPLOYÉE. Le directeur vous a demandé deux fois.

ROLAND. Qu'est-ce qu'il me voulait ?

A cet instant, le téléphone sonne et la secrétaire répond.

L'EMPLOYÉE. Je ne sais pas. Attendez ! Allô !... Allô, oui !... Oui, Monsieur le Directeur. Il vient d'arriver. Parfaitement, Monsieur le Directeur. (*S'adressant à Roland.*) Monsieur le Directeur vous attend. Vous pouvez monter.

le bureau du Directeur

Roland entre dans le bureau du directeur qui est en train de téléphoner.

Une dactylo dans un coin du bureau tape à la machine, pendant toute la scène.

LE DIRECTEUR. Mais non ! Non ! Oui ! C'est impossible. (*A Roland.*) Asseyez-vous, Cassard. (*Au téléphone.*) Non ! Oui ! Je te rappellerai. (*Il raccroche.*) Bon. Cassard. Je vous ai fait appeler parce que ça ne peut pas durer. Autrefois mon père me répétait : « L'exactitude est la politesse des rois. » Il ajoutait : « Si tu veux réussir dans la vie, sois exact. » Vous n'êtes pas roi, me direz-vous ? Quant à la réussite, je m'en bats l'œil. C'est bien ça ?

ROLAND. A peu de chose près.

LE DIRECTEUR. Cassard, vous êtes probablement intelligent. Non, non... ne protestez pas ! Je vous ai observé, mais vous avez un défaut : vous bayez aux corneilles.

ROLAND. Je rêve tout au plus.

Le directeur se lève, il dépose des papiers sur le bureau de la dactylo et revient vers Roland. Il parle tout en marchant.

LE DIRECTEUR. C'est malsain. Il faut regarder les choses en face. Vous êtes à l'essai dans ma maison depuis trois jours et, en trois jours, vous êtes arrivé cinq fois en retard. Concluez vous-même. Je ne vous demande pas d'excuses, vous en avez sûrement. Mon réveil n'a pas sonné ou j'ai raté mon autobus.

ROLAND. Oui, Monsieur le Directeur.

LE DIRECTEUR. Je vous écoute.

ROLAND. J'avais entrepris de terminer ce roman qui me passionne et, ma foi...

LE DIRECTEUR. Faites voir. (*Examinant le livre d'un coup d'œil.*) C'est un très grand roman. J'en ai fait pendant des années mon livre de chevet.

ROLAND. Alors, vous me comprenez certainement. Une phrase m'a frappé. On dit, page 55 : « Il n'y a pas de dignité possible, pas de vie réelle pour un homme qui travaille douze heures par jour sans savoir pourquoi il travaille. » En fait, c'est vrai, je ne sais pas pourquoi je travaille.

LE DIRECTEUR. Parfait. Eh bien ! vous reviendrez me voir quand vous le saurez. Au revoir, mon garçon.

Roland se lève et sort de la pièce.

La caméra le suit, redescendant l'escalier et passant devant l'employée dans le hall.

L'EMPLOYÉE. Alors ?

ROLAND. Alors rien. Nous ne nous sommes pas compris.

Il s'en va.

Roland sort de l'agence et passe devant un cinéma. Des marins américains, en chantonnant, descendent la rue, s'arrêtent devant le cinéma, regardent les photos. Roland en examinant l'affiche (film américain style exotico-Pacifique), paie sa place et entre, tandis que les marins parlent entre eux et se dirigent vers une autre rue. Ils s'arrêtent devant les photos d'un cabaret. (Exclamations des marins devant les photos des danseuses.) On entend la musique, et ils entrent.

cabaret "l'Eldorado"

Le cabaret est vide. Une danseuse, Daisy, répète un numéro. Une autre, Nelly, arrange son costume. Mme Frédérique aperçoit les marins américains qui viennent d'entrer.

MADAME FRÉDÉRIQUE (*Yvette Anziani*). Hello, les enfants ! How do you do ? (*Elle les embrasse tous.*) Hello ! Johnny, Harry, Charlie, Orson, Frankie.

Les marins regardent la danseuse ainsi que ses camarades qui répètent.

Daisy ! Assez répété pour aujourd'hui. Maggy, musique ! Champagne pour tout le monde ! Qu'on s'amuse un peu !

Tout le monde danse. Frédérique prépare le champagne tandis que le marin Frankie s'approche de Frédérique.

FRANKIE (*Alan Scott*). Tell me. Is Lola here it all ?

FRÉDÉRIQUE. Bien sûr qu'elle est là, Lola. Tenez la voilà (*photo 3*).

Lola paraît à la porte des coulisses. Elle sourit. Frankie sourit. Elle court vers lui. Il l'embrasse sur la joue. Les bouchons de champagne sautent.

Les autres dansent toujours avec leur partenaire.

LOLA (*Anouk Aimée.*) C'est gentil d'être revenu. Je viens de répéter, j'allais partir.

FRANKIE. Lola, je voulais me coucher avec toi, encore.

LOLA. Moi pas.

FRANKIE. Why ?

LOLA. Parce que !...

FRANKIE. J'ai apporté ça pour toi.

LOLA. Du whisky, des cigarettes, c'est fou !

FRANKIE. Et ça aussi pour ton fils... (*Une auto mécanique.*)

LOLA. Quelle folie, tu n'aurais pas dû. Merci, Frankie !

FRANKIE. Je ne te plais pas ?

LOLA. Si, justement.

FRANKIE. Alors je ne te comprends pas !

LOLA. C'est comme ça.

FRANKIE. S'il te plaît.

Lola rit et se dirige vers les coulisses en prenant un imperméable qu'elle enfile par-dessus son collant. Ils sortent ensemble.

rue

Lola, dans la rue avec Frankie, entre dans une blanchisserie où elle prend un paquet de linge propre... en ressort.

devant chez Lola extérieur

Un petit garçon, Yvon (le fils de Lola), joue dans la rue. Lola et Frankie arrivent. Frankie porte le linge.

LOLA. Bonjour.

YVON (*Gérard Delaroche*). Bonjour, maman.

LOLA. Tiens, Frankie a apporté ça pour toi.

Lola tend à son fils le jouet offert par Frankie.

YVON. Merci, Frankie.

Frankie, instinctivement prend Yvon dans ses bras, l'embrasse, remonte l'auto mécanique et la fait marcher.

Ils s'amusent tous les trois quelques secondes, puis Frankie et Lola laissent Yvon pour se diriger vers l'appartement.

appartement Lola

Lola et Frankie, ce dernier posant le linge sur le lit sans drap, entrent. Lola prépare des boissons. Frankie regarde Lola, s'approche d'elle et l'embrasse (photo 4).

Ils basculent tous deux sur le lit.

rue

Devant un grand magasin, un satyre passe et repasse en regardant une fillette. Elle lui tire la langue et part avec sa mère. Il s'agit de Mme Desnoyers et de Cécile qui descendent la rue en discutant. Elles entrent dans une librairie.

la librairie - intérieur

LE LIBRAIRE (*Jacques Goasguen*). Bonjour, Madame Desnoyers. Bonjour, Mademoiselle Cécile.

MADAME DESNOYERS (*Elina Labourdette*). Bonjour, Monsieur François.

CÉCILE (*Annie Dupeyroux*). Bonjour, Monsieur.

LE LIBRAIRE. Comment allez-vous ?

MADAME DESNOYERS. Mal. Je suis très mécontente. Voici vos livres. Un mauvais plaisant, un maniaque sans doute, a cru bon devoir noter le nom de l'assassin à la page 13. C'est scandaleux. Tenez, voyez vous-même.

LE LIBRAIRE. En effet. Je suis navré, Madame Desnoyers.

La jeune Cécile (14 *ans*), *à l'écart, regarde les disques.*

MADAME DESNOYERS. Quant à l'autre, n'en parlons pas. C'est une infamie. Vous auriez dû me prévenir. Si Cécile l'avait lu, je serais morte de honte.

LE LIBRAIRE. Je ne comprends pas, Madame Desnoyers. C'est si joliment écrit. Vous qui appréciez le style d'habitude.

MADAME DESNOYERS. Mais les bonnes mœurs ? La morale ? Que faites-vous de la morale ? Et puis, comment l'appelez-vous ? Justine ? Elle est vraiment trop bête !...

Entre Roland.

LE LIBRAIRE. Je ne pensais pas que de telles idées pussent vous choquer. C'est cependant un ouvrage très demandé. (*A Roland qui feuillette.*) Bonjour, Monsieur Cassard. (*Reprenant.*) Je suis désolé. Que prendrez-vous aujourd'hui, car j'avoue que je ne sais plus que vous conseiller ?

MADAME DESNOYERS. Je cherche un livre pour ma fille. Elle fait sa dernière année d'étude, et le programme prévoit une heure d'anglais par semaine.

CÉCILE. Le vendredi, de quatre à cinq.

MADAME DESNOYERS. Elle aimerait un dictionnaire à la fois français et anglais.

CÉCILE. Mais pas un gros, un petit.

MADAME DESNOYERS. Cécile, tais-toi !

Roland tourne la tête et regarde Cécile.

CÉCILE. Ah ! là ! là !

Le libraire regarde ses rayons et cherche.

LE LIBRAIRE. Un tout petit. Oui, je vois très bien ce dont il s'agit. Mais un dictionnaire, c'est spécial.

ROLAND. Pas tellement.

LE LIBRAIRE. Pardon !

ROLAND. Je dis pas tellement. C'est utile quand on apprend l'anglais.

LE LIBRAIRE. Oui, c'est utile, certainement. Mais nous n'avons cet article que sur commande. Je peux le faire venir.

CÉCILE. Il n'y a jamais ce qu'on veut, ici !

MADAME DESNOYERS. Cécile, je t'en prie.

CÉCILE. C'est vrai, quoi ! D'ailleurs je m'en fiche.

ROLAND. Excusez-moi, Madame, j'ai suivi bien malgré moi votre conversation. J'ai chez moi un dictionnaire français-anglais dont je ne me sers plus et si vous voulez...

MADAME DESNOYERS, *relevant sa voilette et battant des paupières.* Vous êtes très aimable, Monsieur, mais c'est inutile. Ma fille et moi ne saurions accepter.

LE LIBRAIRE. Monsieur Cassard est un de mes bons clients.

ROLAND. Cassard, Roland Cassard. Comme ça se prononce.

MADAME DESNOYERS. Je ne voudrais pas abuser de votre amabilité. Eh bien ! Monsieur, j'accepte. (*S'adressant à sa fille.*) Dis merci, Cécile.

CÉCILE. Merci, Monsieur.

Ils sont tous près de la porte de la librairie. Mme Desnoyers semble émue en fixant Roland qui, lui-même, examine avec attention l'adolescente qu'est Cécile.

ROLAND. J'ai eu, il y a longtemps, une amie d'enfance qui s'appelait Cécile, Mademoiselle, et qui vous ressemblait. Nous nous sommes perdus de vue après la guerre, exactement, et votre nom, brusquement, m'a fait penser à elle. La ressemblance est si parfaite que j'ai l'impression de revenir dix ans, qu'est-ce que je dis, quinze ans, en arrière.

MADAME DESNOYERS. C'est troublant, en effet.

ROLAND. N'est-ce pas ? Eh bien ! Mademoiselle, cela me fait plaisir de vous faire plaisir. Quand puis-je vous apporter ce livre ?

MADAME DESNOYERS. Ne vous donnez pas cette peine, nous pouvons très bien, ma fille et moi...

ROLAND. Mon emploi du temps me le permet.

MADAME DESNOYERS. Nous habitons rue du Calvaire, au n° 10, Madame Desnoyers. Venez ce soir par exemple vers sept heures.

ROLAND. Volontiers.

MADAME DESNOYERS. Eh bien ! à ce soir. Merci encore. (*Elle lui tend la main.*) Au revoir, Monsieur.

ROLAND. Au revoir, Madame.

MADAME DESNOYERS. Tu viens, Cécile.

CÉCILE. Au revoir, Monsieur.

MADAME DESNOYERS. Au revoir, Monsieur François.

LE LIBRAIRE. Au revoir, Madame.

Cécile marque un temps d'arrêt devant le rayon des disques.

CÉCILE. Maman, Sacha Distel...

MADAME DESNOYERS. Non, pas aujourd'hui.

Elles sortent.

ROLAND. Elles sont charmantes !

appartement Lola

Frankie sur le lit joue de la guitare, tandis que Lola, debout avec la veste de marin de Frankie, se regarde dans une glace et essaie le béret de marin (photo 5).

Lola. J'ai une sale tête.

Frankie. Je trouve que tu es la plus belle fille que j'ai connue.

Lola. Tu trouves ?

Frankie. Tu es le charme. Tu es la grâce. Tu es la beauté.

Lola. Toi... Tu es amoureux.

Frankie. Je suis toujours amoureux. Tu sais, je suis fiancé en Amérique.

Lola. Qu'est-ce que tu faisais en Amérique avant ?

Frankie. Avant quoi ?

Lola. Avant ton service.

Frankie. Je travaillais avec mon père à Chicago, dans l'Illinois.

Lola. Il fait quoi, ton père ?

Frankie. Oh ! des « lift »... Comment on dit (*Geste.*) pour monter...

Lola. Des avions.

Frankie. No...

Lola. Des spoutniks ?

Frankie. No, pas des spoutniks.

Lola. Ça ne fait rien, te fatigue pas.

Frankie. En rentrant, je travaillerai avec lui. Dans trois mois peut-être...

Lola. Et tu te marieras.

Frankie sourit. Lola regarde Frankie.

Lola. C'est fou ce que tu lui ressembles !

Frankie. A qui ?

Lola. Un type. Un type que j'ai beaucoup aimé.

Frankie. Américain ?

Lola. Non, Français. Tu n'es pas jaloux que je te dise ça ?

Frankie. Non, je ne suis pas jaloux.

Silence entre eux. La caméra, après les avoir fixés tour à tour cadre Frankie, un Frankie très désabusé.

Frankie. Demain, nous partons à Cherbourg. La permission est terminée.

Lola. Et après ?

Frankie. Nous repartons en Amérique.

Lola. Tu ne reviendras plus en France ?

Frankie. Peut-être... Je ne sais pas.

Lola se lève, jette la veste à Frankie et s'habille.

Lola. Viens. Je dois m'en aller. J'ai trente-six choses à faire. Je dois mener le petit au cours et je suis déjà en retard. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

Frankie. Pour rien. Pour te regarder. Demain, je viendrai te voir avant de partir.

Lola. Si tu veux.

Ils sortent.

devant chez Lola

Yvon pleure, son auto sur les genoux.

Lola. Qu'est-ce que tu as ?

Yvon. Ça ne marche plus. C'est tout cassé.

Frankie. Ne pleure pas. Je t'en achèterai une autre.

Yvon. Je voudrais une trompette.

Frankie. O. K., tu auras une trompette.

Lola. Allez, viens !

Ils se séparent. Lola s'éloigne avec Yvon. Frankie descend les marches de la rue de l'Abreuvoir en glissant sur la rampe.

chambre de Roland

Entrant dans sa chambre, Roland cherche le fameux dictionnaire promis. Il renverse des piles de livres.

Roland. Dictionnaire... Un dictionnaire. Il était là ce matin. Qu'est-ce que j'ai pu en faire ?... Un dictionnaire.

Ah ! le voilà.

Il fait tomber son violon, trouve enfin le dictionnaire.

Il murmure quelques mot, puis son regard tombe sur le planisphère punaisé au mur.

Carson City... Lak Salt City... C'est marrant !...

Il sort.

café Naval

Dans l'arrière salle du café, Jeanne, assise devant un chevalet, fait de la peinture ; près d'elle un petit poste portatif diffuse n'importe quoi. Claire sert un client, tandis que Roland entre.

Roland. Je suis chômeur.

Claire. Ça vous étonne ?

Roland. Non, mais vous voyez, je n'ai plus un sou. Pouvez pas me prêter ?... (*Il lui montre combien il veut d'un geste de la main.*) Cinq...

Claire. Tenez. Et je suis bonne !

Roland. J'ai faim. Donnez-moi une galette.

Claire. Beurre ?

Roland. Evidemment.

Tout en grignotant sa galette, Roland s'approche de Jeanne.

Roland. Ah ! vous êtes là ? Je ne vous avais pas vue. C'est joli ce que vous faites.

Jeanne. C'est une marine.

Ils rient.

Roland. Alors, il est revenu, votre fils ?

Jeanne. Non. Ce n'était pas lui. Pourtant, je vous assure... j'en aurais donné ma tête à couper.

Roland. Heureusement que vous ne l'avez pas fait ! Vous vous voyez sans tête pour peindre des marines, ce ne serait pas commode.

Claire. Ah ! ce qu'il est bête !

Roland. J'ai pris une grande décision. Je vais partir. Cet après-midi, j'ai été au cinéma, j'ai vu un film avec Gary Cooper. C'était beau, les gens avaient l'air heureux.

CLAIRE. Où çà ?

ROLAND. Au « Katorza ».

CLAIRE. Je ne vous demande pas dans quel cinéma. Je vous demande dans quel pays.

ROLAND. Ah ! le pays ? Matareva : c'est une île du Pacifique, du côté de Tahiti.

CLAIRE. Au cinéma, c'est toujours plus beau.

JEANNE. Quoi ?

CLAIRE. Au cinéma, c'est toujours plus beau.

JEANNE. C'est la vie. C'est pareil.

ROLAND. Non.

CLAIRE. Comment non ?

ROLAND. Non. Ici, on ne sait pas vivre. Moi, avec mon directeur, vous avec vos galettes et vos ivrognes.

Pendant cette conversation, la caméra s'approche de Roland et le fixe en plan moyen.

CLAIRE. Et vous, vous savez vivre ?

ROLAND. Je pense que ça s'apprend.

CLAIRE. En voyageant.

ROLAND. Pas spécialement, non. Chacun se débrouille. Pour moi, c'est le seul remède à mon mal.

CLAIRE. Quel mal ?

ROLAND. L'ennui.

Roland marche de long en large.

JEANNE. Vous devriez vous marier.

ROLAND. Et avoir beaucoup d'enfants.

CLAIRE. Si vous aviez six gosses à nourrir, vous n'auriez pas le temps de vous ennuyer.

ROLAND. Je pense qu'il est inutile d'insister, vous ne comprendriez pas.

CLAIRE. Nous sommes trop bêtes.

ROLAND. Quel caractère !

CLAIRE. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Claire, qui a distingué le petit livre dans les mains de Roland, interroge.

ROLAND. Un dictionnaire... (*Reprenant la discussion.*) Non, Jeanne sait vivre, avec ses croûtes elle arrive à tuer le temps.

JEANNE. Des croûtes ! Vous appelez ça des croûtes... !

ROLAND. Excusez-moi. Des œuvres... Avec vos œuvres vous arrivez à tuer le temps. Mais je n'ai pas d'œuvres à produire, moi. Je suis paumé. Complètement paumé et je m'emmerde.

JEANNE. Monsieur Roland...

Roland continue à se promener dans la salle.

ROLAND. Je vous demande pardon.

JEANNE. Faites de la musique. (*Roland hausse les épaules.*) Et Thérèse ?

ROLAND. Comme la musique. C'est fini depuis longtemps.

CLAIRE. Faites-vous des amis.

ROLAND. J'avais un copain. Poicard. Il est mort. Il s'est fait descendre, il avait mal tourné.

CLAIRE. En somme, tout va bien. Vous cherchez vraiment à partir ?

ROLAND. Pourquoi ? C'est possible ?

CLAIRE. Peut-être. Monsieur Favigny, le marchand de chaussures, est venu hier, il cherchait quelqu'un.

ROLAND. Vous savez, moi, les chaussures...

Claire est revenue derrière le bar et essuie le zinc.

CLAIRE. Laissez-moi parler. D'ailleurs, il est sûrement trop tard. Il y avait aussi une histoire de coiffeur, mais je n'ai pas très bien suivi la conversation. Tu t'en souviens, Jeanne ?

Jeanne se lève et vient vers eux.

JEANNE. J'écoute... moi, je ne fais pas semblant.

ROLAND. C'est sérieux ?

JEANNE. Je crois. Vous demanderez un certain Monsieur Valentin, chez Roger, le coiffeur du passage Pommeraye. Mais de la part de Monsieur Favigny, le marchand de chaussures. Vous connaissez Monsieur Favigny ?

ROLAND. Peut-être bien.

ROLAND. Mais vous savez, moi, la coiffure... C'est comme les chaussures.

CLAIRE. Ah ! celui-là. Allez-y, vous verrez bien.

Roland sort. Les deux femmes se dévisagent en soupirant.

passage Pommeraye

Roland court vers le passage Pommeraye. Il se faufile entre les gens. Il se heurte à Lola... qui court, elle aussi, traînant son fils d'une main, de l'autre des paquets.

Choc. Comme Roland s'apprête à s'excuser rapidement, ils se trouvent face à face (plan américain).

LOLA. Eh bien ! dites donc ! Vous ne pourriez pas faire attention.

ROLAND. Excusez-moi ? Je ne vous ai pas fait mal ?

LOLA. Non, mais vous auriez pu... Roland !

ROLAND. Pardon ?

LOLA. Roland ! Tu ne me reconnais pas ?

ROLAND. Cécile !

LOLA. Roland, C'est fou, écoute ! Çà par exemple !

ROLAND. Je ne t'ai pas fait mal au moins.

LOLA. Penses-tu !... C'est trop drôle. Tu ne me croiras pas : je pensais à toi, ce matin.

ROLAND. Je parlais de toi tout à l'heure. J'ai rencontré une petite fille qui te ressemblait comme deux gouttes d'eau... Autrefois..., parce que tu as changé...

LOLA. Tu ne peux pas savoir quel effet ça me fait. Tiens, je tremble... Si, si, je te jure. J'ai comme un frisson. Je t'embrasse, je suis trop contente. (*Elle l'embrasse.*) Attends, je t'ai mis du rouge. (*Elle l'enlève.*) Il y a au moins dix ans que je ne t'ai pas vu.

ROLAND. Plus... Depuis la guerre. Après, on a dû se rencontrer un jour très vite, mais c'est tout. Non, je ne t'aurais pas reconnue.

9

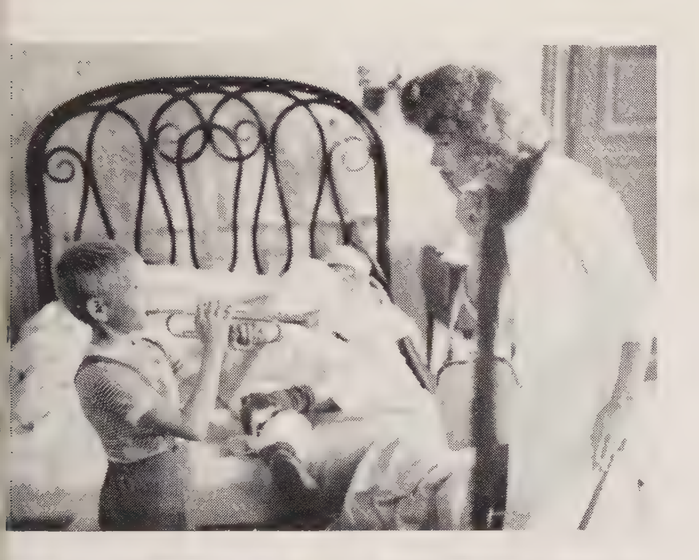
Confidences sur les quais (p. 28).

Anouk Aimée, Marc Michel.

LOLA : Il m'a emmenée à La Baule voir la mer. Il s'appelait Michel. C'est là que l'accident a eu lieu comme tu dis ! Dès que je lui ai dit que j'étais enceinte, il a disparu.

ROLAND. Le salaud.





10

La trompette de Frankie (p. 29).

Gérard Delaroche, Anouk Aimée, Frankie (sur le lit).

LOLA : Vite, vite, vite... (*A Frankie.*) Oh ! qu'il est mignon, il est déjà habillé... Bonjour mon petit bonhomme. (*Elle embrasse Yvon.*) Regarde ce que t'a apporté Frankie. (*Elle donne la trompette. Yvon souffle.*) Oh ! laisse ça, tu joueras tout à l'heure. Mets tes chaussures.



11

La trompette de Roland (p. 30).

Gérard Delaroche, Anouk Aimée, Marc Michel.

LOLA : Qu'est-ce que tu fais là ? Tu pars aujourd'hui ?

ROLAND : Non. Je passais. Tiens, j'ai apporté ça pour Yvon. (*Il lui donne une trompette.*)



12

Amour à sens unique (p. 30).

Marc Michel, Anouk Aimée.

ROLAND : Je t'aime. Ce n'est pas d'hier. Je te l'ai dit autrefois déjà, tu me plaisais. Puis, je t'ai revue. Alors, je ne sais pas ce qui s'est passé.

Les tentations de la Fête Foraine (p. 33).

Annie Dupeyroux, Alan Scott.

Cécile et Frankie arrivent à la fête. Ils courent d'un manège à l'autre. Cécile a dénoué ses cheveux. Cécile est émerveillée, heureuse de la présence de Frankie.

13

SUITE DES PHOTOS : P. 37.

Tristesse de femmes (p. 34).

Elina Labourdette, Annie Dupeyroux.

Roland sort sans esprit de retour. Mme Desnoyers prend dans ses bras Cécile qui, elle, pleure le départ de Frankie.

15

Repas d'anniversaire (p. 33).

Marc Michel, Annie Dupeyroux, Elina Labourdette.

Mme DESNOYERS : Nous nous connaissons à peine et notre premier dîner est un dîner d'adieu. Mais pourquoi partez-vous ?

14





LOLA. Toi, tu n'as pas changé (*photo 6*).

ROLAND. Tu trouves.

LOLA. Si peu, tu sais. Tu vas par là ou par là, parce que, moi, je vais par là.

ROLAND. Par là.

Lola court après son fils qui lèche une vitrine de jouets.

LOLA. Yvon, viens ici. (*Elle fait les présentations en ramenant Yvon.*) Mon fils. Dis bonjour.

YVON. Bonjour, Monsieur.

ROLAND. Tu es mariée ?

LOLA. Non. Enfin presque... Ça me fait plaisir de te voir. Tiens, mets ta main là. (*Elle lui prend la main et la dirige vers sa poitrine. Roland est à la fois ému et gêné.*) Tu te rends compte. J'ai le cœur qui bat à se rompre. Et toi ?

ROLAND. Moi quoi ?

LOLA. Tu es marié ?

ROLAND. Non. C'est drôle que nous ne nous soyons jamais rencontrés...

LOLA. Il y a longtemps que j'ai quitté la ville, tu sais. Je voyage beaucoup. Je danse. J'ai des contrats un peu partout. Je suis seulement là depuis trois jours. Quelle heure est-il ?

ROLAND. Six heures et quart.

LOLA. Il faut que je te quitte. (*Elle va chercher son fils en courant, car celui-ci s'est à nouveau échappé.*) Yvon, viens ici. Regarde tes mains, tu vas être propre, tu ne peux pas rester tranquille. (*A Roland, le rejoignant avec Yvon.*) Je n'ai même pas eu le temps de m'habiller. Je suis encore en maillot. Oh ! puis j'ai un trou. Il faut absolument que je te revoie.

ROLAND. Quand tu veux.

LOLA. Là, je suis très pressée. J'ai couru les magasins. J'emmène le petit au cours. Ce soir tu es libre ?

ROLAND. Oui.

LOLA. Huit heures, devant le théâtre.

ROLAND. Huit heures, d'accord.

LOLA. Je suis tout émue. Je t'embrasse. Je ne t'ai pas mis du rouge ? Non. Oh ! pardon. A ce soir.

Comme Lola s'éloigne, traînant Yvon, Roland se dirige vers la boutique du coiffeur.

chez le coiffeur

Une dame blonde, parlant bas, accueille Roland. Le salon de coiffure est vide, sombre et la femme semble prendre des airs artificiellement mystérieux.

LA DAME (*Ginette Valton*). Monsieur... ?

ROLAND. Monsieur Valentin.

LA DAME. Il n'est pas là.

ROLAND. De la part de Monsieur Favigny.

LA DAME. Ah !... Une petite seconde, je vais voir. C'est Monsieur ?

ROLAND. Personnel.

La dame blonde entre dans l'arrière-boutique. Roland en l'attendant joue avec les vaporisateurs.

La dame blonde reparaît avec Monsieur Valentin.

VALENTIN (*Jacques Lebreton*). Monsieur !

ROLAND. Je viens de la part de Monsieur Favigny pour la place.

VALENTIN. Quelle place ?

ROLAND. Je n'en sais rien. Vous cherchez bien quelqu'un, n'est-ce pas ?

VALENTIN. En effet.

ROLAND. De quoi s'agit-il ?

VALENTIN. D'une affaire délicate et je vous prierai de ne plus me poser de questions. Vous êtes disponible ?

ROLAND. Si je ne l'étais pas je ne serais pas là.

VALENTIN. Suivez-moi.

Ils s'éloignent vers l'arrière-boutique.

VALENTIN. Il s'agit d'un voyage, d'un ou plusieurs voyages dans la mesure où vous nous donnerez satisfaction. Il faudrait quitter Nantes samedi prochain, c'est-à-dire après-demain, d'accord ?

ROLAND. D'accord.

VALENTIN. Vous embarquerez à bord de « La Duchesse Anne », ancrée dans le port. Le capitaine sera prévenu. Destination Amsterdam où vous prendrez l'avion pour Port-Elisabeth. Pas de questions inutiles, laissez-moi terminer. Un de nos amis vous attendra à l'aéroport et vous conduira à Johannesburg.

Roland acquiesce. Valentin montre une serviette de cuir.

VALENTIN. Vous lui remettrez cette serviette contre laquelle l'un de nos agents vous en remettra une semblable que vous aurez la bonté de ramener ici.

ROLAND. C'est tout ?

VALENTIN. C'est tout.

ROLAND. Un vrai conte de fées.

VALENTIN. Comme vous dites. Vous êtes d'accord ?

ROLAND. Donnez-moi vingt-quatre heures.

VALENTIN. Il est trop tard. Je vous conseille d'accepter.

ROLAND. Si j'avertissais la police ?

VALENTIN. Vous auriez tort.

ROLAND. J'accepte.

VALENTIN. Voici un passeport en règle. Vous êtes Monsieur Jean Maillard. Vous y collerez votre photo. Le capitaine de « La Duchesse » se chargera des estampilles. Tenez, prenez ce petit acompte.

ROLAND. Et la serviette ?

Valentin donne une liasse de billets.

VALENTIN. Demain, passez demain à la même heure. (*Ils vont à la porte.*)

VALENTIN. Un mot encore. Je ne sais rien de vous. Vous ne savez rien de moi.

Roland s'en va.

rue

Mme Desnoyers et Cécile rentrent chez elles.

appartement de Mme Desnoyers

Madame Desnoyers et sa fille Cécile entrent, les bras chargés de paquets, dans leur appartement.

MADAME DESNOYERS. Je suis morte. Ces courses en ville me rendent folle. Tous ces gens, toutes ces voitures !...

CÉCILE. Monsieur Cassard est très gentil.

Cécile, pendant cette discussion, se promène par-ci par-là sur le balcon en faisant jouer son transistor qu'elle a à la main.

MADAME DESNOYERS. Tous les gens sont gentils, Cécile. Sauf peut-être quelques-uns. Il ne faut pas croire, vois-tu, que l'humanité soit complètement pourrie. Il faut faire confiance aux gens quelquefois. Il peut toujours y avoir du bon, même si les apparences nous trompent. Cependant, l'habit ne fait pas le moine, non plus. Ne t'agite pas comme cela, tu me fatigues. Sa figure est plaisante. Il s'exprime avec aisance. Je me demande ce qu'il peut faire dans l'existence. Cécile, apporte-moi mes mules grises, tu seras un ange.

CÉCILE. Oui maman.

Elle est obéissante.

MADAME DESNOYERS. Après tout il n'était pas obligé de t'apporter ce livre. C'est très aimable de sa part. Il ne faudra pas oublier de le remercier. (*Un temps.*) Nous pourrions l'inviter à dîner, ce serait une façon comme une autre de nous lier davantage. Mais est-ce bien nécessaire ? Qu'en penses-tu, Cécile ? Tu ne dis rien. Que fais-tu ?

Cecile semble rêver, tout en examinant sa mère.

CÉCILE. Rien, maman.

MADAME DESNOYERS. Eteins ce poste, veux-tu. Et mes mules ? Dire qu'il faut toujours te répéter cinquante fois la même chose. Quand je pense que tu n'as pas encore écrit à ton oncle Aimé. Tu le connais pourtant. Tu sais très bien qu'il est tout à fait capable de se froisser.

CÉCILE. Oui maman.

Elle est obéissante.

MADAME DESNOYERS. Si ton père était de ce monde... Mais qu'est-ce que tu as ?...

CÉCILE. Tu rouspètes tout le temps.

MADAME DESNOYERS. C'est pour ton bien, ma petite fille.

CÉCILE. Je ne suis plus une petite fille. J'aurai quatorze ans demain.

Elle prend Cécile dans ses bras.

MADAME DESNOYERS. Tu es un amour ! Mon Dieu, on a sonné. C'est Monsieur Cassard. Va ouvrir, vite. Je ne peux tout de même pas le recevoir comme ça.

Cécile va ouvrir. Mme Desnoyers se recoiffe, arrange sa mise. C'est Suzanne, une petite fille, amie de Cécile, portant une pile d'illustrés sous le bras.

CÉCILE. C'est Suzanne. Bonjour Suzanne.

MADAME DESNOYERS. C'est Suzanne. Dépêche-toi, je t'en supplie.

SUZANNE, *tendant ses illustrés.* Tiens, voilà mes livres. Prête-moi les tiens.

CÉCILE. Pas maintenant. Nous attendons quelqu'un et nous sommes très nerveuses, maman et moi. Attends.

Cécile part chercher les livres. Roland arrive sur ces cntrefaites.

ROLAND, *à Suzanne.* Madame Desnoyers, c'est bien ici ?

SUZANNE. Oui, Monsieur. (*Appelant.*) Cécile ! Un monsieur.

Cécile revient et donne les livres à Suzanne.

CÉCILE. Bonjour. Tiens.

ROLAND. Bonjour !

SUZANNE. Au revoir, Cécile, au revoir Monsieur.

CÉCILE. Entrez.

Roland, qui était sur le pas de la porte, entre et tend le dictionnaire à Cécile.

ROLAND. Voilà, Mademoiselle Cécile. Le livre que je vous ai promis.

CÉCILE. Ce que vous êtes gentil !

ROLAND. C'est la moindre des choses.

CÉCILE. Je peux le garder.

ROLAND. Autant que vous voudrez.

CÉCILE. Au poil !

Mme Desnoyers écoute ce qu'ils disent de l'autre chambre.

ROLAND. C'est un bien vilain mot dans la bouche d'une jeune fille.

CÉCILE. Je ne le dirai plus. Vous parlez anglais ?

ROLAND. Ça m'arrive.

A cet instant, Mme Desnoyers arrive, recoiffée et maquillée sobrement.

MADAME DESNOYERS. Je suis honteuse, nous arrivons à la minute, tout est en désordre. Ne faites pas attention.

CÉCILE. Monsieur Cassard parle anglais. Ça lui arrive.

ROLAND. J'ai voyagé autrefois. J'ai été aux Etats-Unis, avec mon père. Mais j'étais très jeune. Je devais avoir cinq ans. Depuis j'ai appris.

MADAME DESNOYERS. Vous avez fait des études importantes ?

ROLAND. Pas plus que ça. J'ai dû travailler très tôt. Mes parents étaient pauvres. Puis ils ont divorcé. Mon père était marin, et ma mère passait sa vie à l'attendre. Alors, un beau jour, elle ne l'a plus attendu. Elle a épousé un employé de la S.N.C.F. qui n'était jamais là non plus, d'ailleurs. Pas de chance.

Enchaîné, ils boivent un apéritif, tout en conversant.

CÉCILE. J'aimerais bien voyager.

ROLAND. Excusez-moi, Madame. Mais je dois m'en aller. J'ai rendez-vous, et justement, quelle

coïncidence, avec cette amie d'enfance dont je vous ai parlé et qui autrefois ressemblait à Cécile.

MADAME DESNOYERS. C'est amusant.

ROLAND. Je l'ai rencontrée tout à l'heure. Comme ça.

MADAME DESNOYERS. Vous vous êtes reconnus après tant d'années ?

ROLAND. Oh non ! Pas moi. Elle. Elle est très belle.

CÉCILE. Peut-être que je lui ressemblerai, plus tard.

ROLAND. Peut-être. Elle est danseuse.

CÉCILE. Tu vois, maman, exactement ce que je veux faire.

Cécile s'enfuit dans l'appartement.

MADAME DESNOYERS. Oh ! Cécile. Ce sont des idées d'enfant. Elle a bien le temps de changer d'avis d'ici sa majorité.

Mme Desnoyers et Roland, tout en parlant, se dirigent vers la porte.

MADAME DESNOYERS. Il faut revenir nous voir, Monsieur Cassard. Voulez-vous dîner avec nous, samedi, par exemple ?

ROLAND. Impossible. Je vais de nouveau voyager. On m'a proposé une affaire intéressante et samedi je serai loin, quelque part au large de Cherbourg.

MADAME DESNOYERS. Comme le monde est petit ! Mon beau-frère Aimé est justement coiffeur à Cherbourg.

Cécile arrive en courant de sa chambre et présente à Roland une photo de Mme Desnoyers danseuse de cabaret à Roland.

CÉCILE. Tenez, Monsieur Cassard, regardez.

MADAME DESNOYERS. Cécile, remets cette photo où tu l'as prise.

ROLAND. Vous dansiez ?

MADAME DESNOYERS. Non, c'était un déguisement. C'est dommage. Eh bien, mais demain, venez dîner demain, Cécile aura quatorze ans.

ROLAND. Demain ? Volontiers.

MADAME DESNOYERS. Eh bien ! à demain.

ROLAND. A demain.

Roland s'en va, laissant Mme Desnoyers toute songeuse.

MADAME DESNOYERS. Demain ! Quel garçon charmant. Tu ne trouves pas, Cécile ?

CÉCILE. J'ai faim.

MADAME DESNOYERS. Tu as raison. Tu vas mettre le couvert. (*Cécile regarde le livre d'anglais.*) Tu m'entends, Cécile. Tu pourrais répondre quand je te parle.

CÉCILE. Oui, maman. Plus tard je serai danseuse.

MADAME DESNOYERS. Nous verrons. En attendant, mets le couvert.

CÉCILE. Qu'est-ce qu'on mange ?

MADAME DESNOYERS. Ah ! mon Dieu. Il n'y a rien. Avec toutes ces histoires, j'ai complètement oublié le dîner.

CÉCILE. C'est que j'ai faim.

MADAME DESNOYERS. Descends acheter des œufs et des fruits... et ce que tu voudras.

CÉCILE, *en chantonnant.* Des pommes, des poires... Donne-moi des sous. Puis je prendrai « Météor », tu me l'as promis.

MADAME DESNOYERS. Tu penseras à me rendre la monnaie.

CÉCILE. Oui, maman.

Elle est obéissante.

MADAME DESNOYERS. Ne traîne pas.

rue

Dans la rue, Cécile se dirige vers le bureau de tabac en sautant à cloche-pied sur le bord du trottoir.

le tabac - intérieur

Frankie achète du chewing-gum et regarde les illustrés. Cécile entre.

CÉCILE. 'soir, Madame. Je voudrais « Météor ».

LA DAME. Servez-vous.

Frankie prend le dernier numéro de l'illustré Météor, *sous le nez de Cécile* (photo 7).

CÉCILE. Mince alors. Il n'y en a plus. (*Appelant.*) Madame, il n'y en a plus. Il vient de prendre le dernier. Rendez-moi mes sous.

LA DAME. Prenez autre chose.

CÉCILE. Ben, dites donc. Je suis libre de lire ce qui me plaît.

La dame rend l'argent, tandis que Frankie rejoint Cécile près de la porte. Ils sortent ensemble. (*Nous sommes de nouveau dans la rue.*)

FRANKIE. I'm sorry.

CÉCILE. Sorré ! Ah là là, tu parles.

FRANKIE. Permettez que je vous l'offre.

CÉCILE. Je ne vous connais pas.

FRANKIE. Je vous en prie.

CÉCILE. Bon, puisque vous insistez ! Après tout, je serais trop bête.

Ils marchent. Frankie offre un chewing-gum.

FRANKIE. Vous voulez ?

Cécile prend le chewing-gum. Ils mâchent. Puis Cécile ouvre l'illustré. Frankie lit par-dessus son épaule. Ils s'éloignent.

la fête foraine

La fête est déserte. Frankie et Cécile marchent côte à côte. Cécile lit à haute voix.

CÉCILE. « Posons-nous sur cette planète mystérieuse. Une minute après le fabuleux engin

touché le sol de la terre inconnue. Où sommes-nous ? Je me sens dépaysé. Le professeur s'interroge. Je me demande si cette planète est habitée. A suivre. » Moi je crois qu'elle est habitée. Et vous ?

FRANKIE. Je crois aussi.

CÉCILE. Tant mieux. (*Un silence.*) Tiens, la fête. Je viendrai avec Suzanne.

FRANKIE. Qui est Suzanne ?

Ils se dirigent vers le manège des chenilles.

CÉCILE. Une amie. Elle est dans ma classe. Vous comprenez tout ce que je dis.

FRANKIE. Presque. J'apprends le français.

CÉCILE. Moi, j'apprends l'anglais, mais l'américain c'est presque pareil.

FRANKIE. Hum ! hum !

CÉCILE Parlez donc américain voir si je comprends.

FRANKIE. Dear little girl. How is your name. Mine is Frankie.

CÉCILE. Ah ! Ah ! Je ne comprends rien. Remarquez, je commence seulement à apprendre. J'en ai déjà fait une heure vendredi. Mais ça viendra vite. D'ailleurs, un monsieur que nous avons rencontré, maman et moi, m'a apporté un dictionnaire. C'est utile.

FRANKIE. Quel âge as-tu ?

CÉCILE. Je suis mineure. J'aurai quatorze ans demain.

Ils marchent toujours dans le champ de foire.

FRANKIE. J'ai une sœur à Chicago, dans l'Illinois, qui a quatorze ans aussi. Elle te ressemble.

CÉCILE. Elle parle français ?

FRANKIE. Elle apprend. Plus tard, elle veut être professeur.

CÉCILE. Professeur. Je n'aimerais pas du tout ça. Moi, je voudrais être danseuse, mais maman ne veut pas. Je m'en fiche. D'ailleurs, je me fiche de tout. (*Huit heures sonnent.*) Flûte ! Je vais me faire engueuler. Je dois acheter des œufs. J'ai oublié. Au revoir. Je m'appelle Cécile, et vous ?

FRANKIE. Frankie.

Frankie la regarde partir.

le cabaret jour

Lola entre en courant, comme toujours, dans le cabaret en désordre. Ellen fait quelques exercices, tandis que Maggy fait un collier de perles.

LOLA. 'soir tout le monde.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Frankie vient de passer. Il vous cherchait.

LOLA. Qu'est-ce qu'il voulait ?

MADAME FRÉDÉRIQUE. Il n'a rien dit.

DOLLY (*Dorothée Blank*). Tu l'aimes ?

LOLA. Qui ? Frankie ? On n'aime qu'une fois ! Pour moi c'est déjà fait.

DAISY (*Corinne Marchand*). Il me plaît beaucoup.

LOLA. Il repart demain, tu sais.

MAGGY (*Anne Zamire*). Ils sont venus de Saint-Nazaire, leur bateau est en révision. C'est Jonnhy qui m'a dit ça. Ensuite, ils vont à Cherbourg.

ELLEN (*Annik Noël*). Ah ! C'est dommage. Ils étaient mignons.

LOLA. Daisy, prête-moi ton rouge, je ne sais plus ce que j'ai fait du mien. Ah, non, pas celui-là, il ne me va pas du tout. Tant pis, merci. Qui est-ce qui a un rouge à me prêter ?

Elle se tourne vers les autres danseuses, l'une d'elles lui lance un tube de rouge...

ELLEN. Tiens, attrape.

... que Lola attrape au vol.

LOLA. Merci.

DAISY. Qu'est-ce que tu as fait du petit ? On ne le voit jamais.

LOLA. Il est à son cours. C'est important les études, non ? (*Elle rend le rouge.*)

Pendant qu'elle parle, la caméra rejoint Mme Frédérique qui va circuler dans la salle en se rapprochant de chaque danseuse.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Bianchini m'a téléphoné. Il a un contrat pour Marseille. Deux mois assurés. Ça vous intéresse, Lola ?

LOLA. Comment ? Bianchini. Ah ! non, merci. On sait ce que sait : on part pour Marseille et on se retrouve en Argentine.

Elles rient toutes.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Non, non, c'est très sérieux. Il veut une réponse demain. Daisy, ça vous intéresse ?

NELLY (*Isabelle Lunghini*). Ah, je ne sais pas, il faut réfléchir.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Ellen, ça vous intéresse ?

ELLEN. Oui, mais je ne peux pas, après je monte à Paris.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Bon. (*Elle s'en va.*)

Lola se prépare à faire son numéro.
Elle a maintenant son collant noir, un chapeau haut de forme... et à la bouche un très long fume-cigarette.

LOLA, *à Ellen.* C'est joli ça. Où l'as-tu trouvé ?

DOLLY. C'est ma guêpière bleue que j'ai transformée. Tu ne la reconnais pas ?

LOLA. Oui. Ça fait beaucoup d'effet. Moi, j'aimerais coudre sur le haut de la mienne une petite chose en singe ou en cygne. Tu vois ce que je veux dire. Avec un rappel de strass en bas, ce serait chic. Une aigrette ici comme Marilyn Monroe. Ah ! (*Geste*). Mais je ne trouve pas le temps de m'en occuper.

MAGGY. Forcément.

LOLA. Quoi, forcément ! (*Lola hausse les épaules.*) Je vais répéter, Madame Frédérique. Est-ce que je peux avoir la musique ? (*A Maggy.*) Qu'est-ce que tu fais ?

Maggy. J'enfile des perles.

Lola, prête, s'avance dans la salle vide. La musique de sa chanson démarre ses premières notes dans le silence général.

C'est moi
C'est Lola
Celle qui rit
A tout propos
Celle qui dit
L'amour c'est beau
Celle qui plaît sans plaisanter
Reçoit sans les dédommager
Les hommages des hommes âgés
Et les bravos des braves gars
Les hurrahs, les viens avec moi,
Celle qui rit de tout cela
C'est moi qui veux plaire et s'en tenir là
C'est moi Lola

Celle qui dit
V'là un bateau
V'là un samedi
V'là des matelots
On va tourner, on va danser
On va flirter sans y penser
On va rire et virevolter
Mais... mais quand elle met le hòlà
Quand elle leur dit : Ça va comme ça
Tiens-toi bien, moi je m'en tiens là
C'est moi
C'est moi Lola

Celle qui dit
Bientôt, bientôt
Et qui sourit
Dans votre dos
Tout enfoncée dans ses pensées
D'espoir, si vous les connaissiez
Un énorme espoir insensé
Celle qui n'ouvrira ses bras
Qu'à celui qu'elle reconnaîtra
Entre mille, entre cent ou trois
A qui elle dira toi, toi, toi
C'est moi
C'est moi Lola

Pendant que Lola chante, elle circule à travers la salle et les tables vides (aux chaises renversées).

Quand la musique s'arrête, Lola demande brusquement :

Lola. Quelle heure est-il ?

Nelly. Quoi ?

Lola, *nerveuse.* Quelle heure est-il ?

Nelly. Sept heures et demie.

Lola. Il faut que je me sauve. J'ai rendez-vous à huit heures.

Daisy. Avec Frankie ?

Lola. Non. Un ami d'enfance. Un type que je n'ai pas vu depuis quinze ans. Je l'ai rencontré comme ça dans la rue. C'est fou, non ?

Daisy. Tu prends bien quelque chose avant de partir ?

Sur son collant, Lola enfile simplement un manteau et s'apprête à partir.

Lola. Non, non. Je n'ai pas le temps. (*Elles s'embrassent.*) A ce soir. Au revoir. (*A Daisy.*) Touche voir. J'ai lavé mes cheveux, on dirait de la soie. Bye !

devant le cabaret

Lola sort et rencontre Frankie, toujours en tenue de marin américain.

Frankie. Je venais te chercher pour le dîner.

Lola. Je ne peux pas. Je suis invitée. Tu es tout seul ?

Frankie. J'ai perdu les autres. J'ai cherché partout, sur le port, dans la ville. Je ne les ai pas trouvés.

Lola. Ce soir, je serai à la boîte. Viens ce soir. Bye-bye.

Frankie Bye-baby.

Elle l'embrasse et se sauve.

place Graslin

Roland attend sur les marches du théâtre. Lola arrive, traînant Yvon.

Lola. Je ne suis pas en retard ?

Roland. Non. Huit heures sonnent.

Lola. J'ai cru que je n'y arriverais jamais. C'est fou, j'ai couru toute la journée : Passer à la boîte. Répéter. Ensuite aller chercher le petit au cours. Les journées passent, c'est fou. On vieillit. Tu veux me tenir ma glace, je dois avoir l'air de n'importe quoi.

Lola se repeigne, pendant que Roland lui tient docilement son miroir... et qu'Yvon s'échappe...

Lola. Non, attends, un peu plus comme ça, oui merci. Il faut toujours plaire, c'est un principe.

Roland. Oui !...

Lola. Toi, qu'est-ce que tu as fait ?

Roland. Je me suis fait foutre à la porte. Alors, j'ai été au cinéma, et puis je t'ai rencontrée.

Lola. C'est embêtant.

Roland. De t'avoir rencontrée ?

Lola. Non, d'avoir perdu ta place.

Roland. Pas plus que ça.

Yvon revient et, boudeur, réclame.

Yvon. Maman, ma trompette.

Lola. Oui, tu l'auras, mais pas maintenant, les magasins sont fermés. (*A Roland.*) Encore un principe, ne jamais contrarier les enfants. (*Un dernier regard à la glace.*) C'est mieux comme ça. Où allons-nous ?

Roland. Où tu veux.

Lola. Ecoute, voilà ce que je te propose. Nous allons passer chez moi. Je vais coucher le petit et changer de chaussures. Je ne peux pas marcher avec ça. Après, nous pourrons aller

dîner tranquillement. (*Lola cherchant son fils.*) Yvon ! Yvon !

Ils finissent par s'éloigner tous les trois.

l'appartement de Lola

En rentrant, Lola recouvre le lit défait, ouvre la fenêtre. Dehors, on entend une radio.

LOLA. Tu sais, c'est un meublé. Autrefois, j'avais l'appartement de maman, mais elle s'est fait expulser... et puis elle est morte. Quand je dis qu'elle est morte d'une expulsion de logement, on rit. C'est bête, mais c'est vrai. Mets-toi à l'aise. Assieds-toi. Yvon, viens. Allons dépêche-toi. Sers-toi à boire pendant que je couche le petit. Je suis à toi dans deux minutes. Il y a du whisky sur la table. Tu aimes ? Ce sont les Américains qui apportent ça à la boîte. Je danse à l'Eldorado en ce moment. Tu devrais venir me voir. Je mets au point une chanson. Je crois que ce n'est pas mal.

Lola déshabille Yvon dans sa chambre ; Roland est resté dans l'autre pièce.

ROLAND. Tu en veux un, Cécile ?

LOLA. Non. Je déteste ça. Sers-moi plutôt un apéritif. Je ris parce que plus personne m'appelle Cécile. Mon nom de scène, c'est Lola. Tout le monde dit Lola. Mets un disque, si tu veux.

Lola couche Yvon et le borde.

LOLA. Allez ouste au lit.

YVON. Maman, je l'aurai, ma trompette ?

LOLA. Mais oui, tu l'auras. Allez, sois sage et dors. Tu as fait ta prière ?

YVON. Oui, maman.

Lola l'embrasse, ferme les volets, tandis que Roland, dans la pièce voisine, met un disque. Lola revient près de Roland.

LOLA. Je n'aime pas le laisser seul. Moins maintenant parce qu'il commence à être grand, mais quand il était petit, c'était presque maladif. Je n'osais pas le quitter.

Ils trinquent. Ils boivent. Ils se regardent.

LOLA. Tchin !

ROLAND. Je ne t'aurais pas reconnue, je t'assure, avec ce maquillage ! cette coiffure !

LOLA. Tu trouves que c'est exagéré.

ROLAND. Non, c'est drôle.

LOLA. Tu sais, avec mon métier, je suis obligée, et puis je te l'ai dit, j'aime bien plaire. Bon. Eh bien, je vais passer une robe.

Elle va vers un paravent.

ROLAND. La dernière fois que je t'ai vue, tu comprends, tu avais des tresses (*photo 8*).

LOLA. Des tresses. Je devais être affreuse : J'avais dix ans, quoi, quelque chose comme ça.

Lola parle tout en continuant à s'habiller derrière le paravent.

LOLA. Parle-moi de toi un peu.

ROLAND. Oh ! moi.

LOLA. Si. Dis-moi ce que tu vas faire, maintenant que tu n'as plus de travail.

ROLAND. Je vais voyager.

LOLA. Comme autrefois. Tu te rappelles ce que tu as pu me casser les oreilles avec les U.S.A. Mais qu'est-ce que tu as fait depuis dix ans ?

ROLAND. Pas grand-chose. Trente-six métiers. Un peu de tout.

LOLA. Regarde si ça va là.

ROLAND. Oui. J'ai vendu des briquets, des machines à laver, des fers à friser, des cravates dans un parapluie, des assurances sur la vie.

LOLA. Par paresse, ou quoi ?

ROLAND. Non, ce n'est pas ça. J'ai eu de l'ambition comme tout le monde.

LOLA. Maintenant, tu n'en as plus ?

ROLAND. Non. Je pense que je suis l'image même du raté. J'ai passé mon temps à rêvasser, total, je suis paumé et je m'ennuie.

LOLA. Comme tu as changé. Et le violon. Tu ne jouais pas du violon ?

ROLAND. J'ai dû abandonner pendant la guerre. Après, quand j'ai voulu reprendre, je me suis aperçu que j'avais tout oublié, et puis je devais gagner ma vie. C'est à ce moment-là que j'ai vendu des briquets. Je ne cherche pas d'excuses. J'ai surtout manqué de courage. Je regrette un peu quelquefois.

LOLA. Tu serais peut-être devenu un grand artiste.

ROLAND. Je jouais faux. Mais quand même, sans cette putain de guerre... (*Un temps.*) Autrefois aussi j'étais amoureux de toi.

LOLA. Tu dis ça comme ça.

ROLAND. Non, non, sérieux. Mais je le gardais pour moi.

LOLA. C'était plutôt gentil !... Je mets une veste ou je n'en mets pas ? Oh ! et puis, zut, j'en mets une !

Lola entre dans la chambre d'Yvon. Roland la rejoint.

LOLA. Dors, mon chéri.

Yvon gémit.
Elle le couvre et retourne près de Roland.

LOLA. C'est drôle, ça dort tout de suite les gosses. Tu ne peux pas t'imaginer la place que ça prend. Depuis qu'il est là, je ne vis plus de la même façon. Je vois les choses autrement. Tu verras.

ROLAND. Ça m'étonnerait.

LOLA. Pourquoi ?

ROLAND. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire des enfants.

LOLA. Tu ne les aimes pas ?

ROLAND. Si, beaucoup. Mais c'est grave d'avoir un enfant, et ça mérite réflexion. Le plus souvent, les gens font les enfants par accident. Je crois, enfin, il me semble, que seuls les enfants que l'on désire vraiment sont heureux.

LOLA. Tu n'étais pas désiré ?

ROLAND. Pas exactement, non !

LOLA. Tu te fais des idées. Avant, on croit ça, et puis c'est faux. C'est beau de vivre, non ?

ROLAND. Oui, c'est beau. Sur le principe. Ce qu'on en fait c'est pas toujours joli, mais c'est beau. Lui, c'est un accident ?

LOLA. Si on veut. On aurait pu manger ici, mais c'est tellement compliqué.

ROLAND. Je t'invite au restaurant.

LOLA. J'adore ça.

Ils sortent de l'appartement.

un restaurant

C'est la fin du repas. Lola joue avec de la mie de pain et Roland, assis en face d'elle, dessine sur la nappe.

LOLA. Eh bien, moi, quand j'étais petite, je rêvais d'être grande, et bien faite. Danseuse. A l'Opéra évidemment ! J'ai dû me tromper de chemin, au cours du voyage. Mais je ne regrette rien. Une fois, j'ai été heureuse, mais plus tard. C'était le carnaval, il y avait aussi une fête. Tu sais, avec des manèges !... Un grand type est arrivé, immense, blond, tout comme ça. (*Geste.*) Il était déguisé en marin américain, blanc comme un pierrot avec un petit bonnet. C'était le jour de mes quatorze ans... Je l'ai aimé tout de suite. C'est probablement ce qu'on appelle le coup de foudre. Puis, il est parti et je ne l'ai plus revu pendant longtemps, mais je pensais toujours à lui.

le port

Lola et Roland marchent côte à côte, tout en poursuivant la conversation du restaurant.

LOLA. Je croyais qu'il m'avait oubliée. Puis, un jour, il est revenu. C'était la Pentecôte. Il faisait beau. Il m'a emmenée à La Baule voir la mer. Il s'appelait Michel. C'est là que l'accident a eu lieu comme tu dis ! Dès que je lui ai dit que j'étais enceinte, il a disparu (*ph. 9*).

ROLAND. Le salaud.

LOLA. Peut-être pas.

Ils s'arrêtent.

LOLA. Il était très gentil. Je ne le connaissais pas beaucoup, mais il était très gentil. Il me disait : « Je ferai de toi une grande danseuse. » Je ne suis peut-être pas une grande danseuse, mais je suis devenue une bonne mère. Et quelquefois, je pense qu'il va revenir. Je ne peux pas croire qu'il m'ait vraiment abandonnée.

le port - nuit

La nuit est tombée. Lola et Roland marchent toujours le long du quai.

LOLA. Il était aussi très bon et, vois-tu, il ne supportait pas l'idée, cette idée d'avoir un enfant et de ne pas pouvoir l'élever convenablement. (*Un temps.*) Tu crois que je divague et tu te moques.

Après un silence, Roland restant très songeur.

ROLAND. Non.

Ils continuent leur marche et Lola, à la fois fatiguée et joyeuse de cette confession, se tourne vers lui.

LOLA. Donne-moi une cigarette.

Roland se fait les poches, en vain.

ROLAND. Je n'en ai plus. Attends.

Ils précipitent un peu le pas et arrivent près d'un café-tabac, devant lequel stationne la voiture blanche de Michel. Lola attend dehors en s'appuyant sur la voiture, tandis que Roland entre dans le café, au fond duquel dîne, seul, Michel. Roland. évidemment, ne peut le reconnaître puisqu'il ne l'a jamais vu.

le café - tabac

LA CAISSIÈRE. Merci, Monsieur.

Roland prend sa monnaie et un paquet de cigarettes, puis sort aussitôt pour en offrir à Lola. Plan sur Michel, inconscient de la scène.

Nous voyons, à nouveau, Lola et Roland dans la rue. Roland tend du feu à sa compagne.

LOLA. Tu m'accompagnes à la maison ? Je vais voir si le petit dort avant d'aller à la boîte.

ROLAND. Si tu veux.

... Et ils s'éloignent bras dessus, bras dessous.

l'appartement de Lola

Roland, conduit dans l'obscurité par Lola, arrive dans l'appartement qu'elle éclaire.

ROLAND. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il t'a quittée puisqu'il t'aimait.

LOLA. Il s'est décidé très vite. Il m'a dit qu'il pouvait se faire une situation, mais il fallait qu'il parte aux colonies. Il devait revenir tout de suite. C'était très important pour lui. Puis, il n'est pas revenu.

ROLAND. S'il revenait, tu serais déçue ?

LOLA. Pas forcément.

ROLAND. Oh ! Je vois ça d'ici. Ce doit être le genre de type pas marrant qui suit les cours de la bourse en fumant la pipe. Il doit avoir grossi et puis il doit être chauve.

Lola rit aux éclats. Roland la regardant consterné, elle n'arrête plus de rire.

ROLAND. Mais qu'est-ce que tu as ?

LOLA. C'est drôle ! Non, c'est trop drôle. Je ne l'imaginais pas comme ça.

Sur ces mots, Lola se dirige vers la chambre d'Yvon, jette un coup d'œil sur son fils et referme sans bruit la porte.

LOLA. Il dort comme un bienheureux. C'est fou ce qu'il peut ressembler à son père. C'est peut-être à cause de cela que je n'arrive pas à l'oublier.

ROLAND. Lutte. Tu vois, moi par exemple, j'ai vécu comme un imbécile. Pendant dix ans j'abandonnais tout, par fatigue, par ennui, je ne sais pas. Maintenant je vais voyager. (*Un temps.*) Je me dis que nous n'avons pas le droit de nous laisser abattre... Un jour, toi, tu es tombée sur un sale type. Il y en a d'autres. Il y en a peut-être un autre qui pense à toi en ce moment.

Lola semble loin, mais écoute : elle pleure.

LOLA. Oh ! ce n'est pas la peine de te donner tout ce mal. Au fond, je ne suis qu'une pauvre fille qui t'ennuie avec ses histoires de quatre sous... Moi qui étais si contente de te retrouver !

La voyant pleurer, Roland la prend dans ses bras.

LOLA. Ce n'est pas agréable pour toi, je comprends bien. Je suis furieuse après moi. Mais c'est passé. C'est fini.

A ces mots, Lola prépare son sac à maquillage. Elle se tamponne les yeux pendant que la caméra, très rapidement, s'approche en gros plan de son visage fatigué.

LOLA. Tu vas loin ?

ROLAND. Johannesburg.

LOLA. ... (*Geste.*)

ROLAND. Le bout du monde.

LOLA. Dommage. Tu aurais chassé mes papillons.

ROLAND. Je reviendrai. Ça t'arrive souvent ?

LOLA. Quoi ? Les papillons ? Il ne faut pas me juger mal. Je ne suis pas comme ça d'habitude. Je suis plutôt gaie. J'ai même horreur de ces punaises qui font toujours des salades. Mais, ce soir, toi, les soucis, tout ensemble. C'était comme un poids, là... C'est bête. Peut-être qu'il reviendra. Je ne sais pas pourquoi, j'ai confiance ! Tu comprends, un premier amour, c'est tellement fort. (*Lola voit l'heure.*) Oh ! mon Dieu, il faut que je parte, j'ai juste le temps de me rendre à la boîte. J'ai les yeux rouges, ça se voit que j'ai pleuré.

Roland lui fait signe que non et ils sortent.

rues de Nantes - la nuit

Roland et Lola marchent dans les rues, la nuit. Ils arrivent devant le cabaret, brillant faiblement d'un néon et affichant des photographies de danseuses.

LOLA. Entre avec moi, si tu veux. Ça te changera les idées

ROLAND. Non, je n'ai pas envie.

LOLA. Tu viendras me dire au revoir avant de partir ?

ROLAND. Bien sûr.

Ils s'embrassent. Lola entre dans le cabaret, mais avant de disparaître, elle lui fait un signe amical. Roland reste seul. Une seconde se passe et Frankie entre au cabaret, tandis que Roland s'éloigne. Il marche sur le port. Une sirène hurle. Une fille raccole.

devant le cabaret - à l'aube

La balayeuse municipale. Des marins sortent du cabaret. La voiture blanche de Michel s'arrête devant le cabaret baptisé « L'Eldorado ». Il descend de voiture, regarde les photos, réfléchit. On entend une vague musique.

le cabaret "l'Eldorado"

C'est l'aube. Serpentins, confetti, ballons, guirlandes jonchent la salle. Des marins ivres gisent par terre. Un autre est couché aux pieds d'Ellen. Daisy danse avec deux militaires. Dolly aide un client à sortir... Le piano joue mollement. Harry, Johnny, Orson, Charlie sont là, un peu éméchés par l'alcool... et le sommeil.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Terminé. Tout le monde au lit. Dolly, Daisy, un peu de tenue. Allons debout. Ellen au lit. Allons Maggy, debout.

Lola s'habille. Frankie s'approche d'elle. Il a un peu bu.

FRANKIE. Je veux dormir chez toi.

LOLA. Je t'ai déjà dit non. Va à l'hôtel avec tes collègues.

FRANKIE. Je n'ai pas un dollar. Look !...

Il lui montre sa poche vide.

LOLA. Puis, tu as bu. Je n'aime pas les ivrognes.

FRANKIE. Lola...

LOLA. Et puis, je suis triste.

FRANKIE, *câlin.* Lola... Ce soir, je repars... On ne se reverra plus.

Il sort de sa poche une trompette.

FRANKIE. J'ai apporté ça pour ton fils, il me l'a demandée.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Allez, on s'en va. Allez.

LOLA. Bon. Je veux bien, mais à une condition. Tu seras sage.

FRANKIE. Sûr !

LOLA. Jure-le-moi.

FRANKIE. Je te le jure.

Ils sortent, lentement, à la suite des autres plus ou moins en bon état.

Nous sommes devant le cabaret : la rue est déserte. Rapidement débouche la voiture de Michel qui passe et s'éloigne, tandis que Frankie et Lola, enlacés, filent dans la direction opposée.

le café Naval - jour

Roland sort de chez lui, entre au café Naval. Claire, en robe de chambre, se fait les ongles. Elle se passe du vernis, puis lève les mains pour le faire sécher.



L'EQUIPE DU FILM

De gauche à droite:

INGRID BERGMAN, FRANÇOISE SAGAN, ANTONY PERKINS, ANATOLE LITVAK, YVES MONTAND

Au Festival de Cannes

" AIMEZ-VOUS BRAHMS ? "

Un Sagan américain tourné à Paris

Françoise Sagan a trouvé la bonne formule : elle confie ses idées aux français (*La Récréation*, de François Moreuil ; *La Proie pour l'Ombre*, d'Alexandre Astruc) et vend ses romans aux américains. Les résultats valent ce que valent les réalisateurs : ils sont admirables (*Bonjour Tristesse*) quand ils sont recréés par l'autrichien Otto Preminger, détestables (*Un Certain Sourire*) lorsqu'ils sont triturés par le roumain Negulesco. Aujourd'hui, c'est au tour du dernier-né : « Aimez-vous Brahms ? ». Il vient de subir la métamorphose cinématographique grâce aux soins vigilants du russe Anatole Litvak qui s'est entouré pour la circonstance de la suédoise Ingrid Bergman, du français (d'origine italienne) Yves Montand, du new-yorkais Anthony Perkins, de l'allemande Utta Teager, de l'anglaise Jean Clarke. Françoise, l'univers tout entier est à vos pieds !

Et ce petit beau monde se retrouve sur l'écran géant du festival de Cannes pour nous moduler la complainte aigre-douce que la romancière poursuit de livre en livre, qu'elle resserre, qu'elle affine, changeant parfois les paroles, mais gardant toujours la même musique, quel que soit l'âge des protagonistes, leur caractère, leur apparence physique. On y est riche, on n'y connaît d'autre boisson que le whisky, d'autres joies et d'autres tristesses que celles du corps et du cœur. De plan en plan se poursuit la mathématique de l'amour qu'elle a, une fois pour toutes, mis en équation. Les amoureux sont solitaires et les solitaires sont frustrés. Les jeux sont faits !

On en est réduit à se distraire. Alors, on sort dans des endroits à la mode où règne le plus souvent l'ennui le plus pesant. Anatole Litvak qui, malgré sa naissance russe et sa nationalité américaine, est français de cœur (n'a-t-il pas la Légion d'honneur ?), connaît sur le bout de sa caméra son Tout-Paris célèbre et inconnu. Il a composé avec *Aimez-vous Brahms ?* une sorte de Baedeker instructif qui nous mène de l'Epi-club au Pré-Catelan en passant par l'aérogare d'Orly.

Pour la première fois, Françoise Sagan a suivi le tournage de très près. Elle ne cache pas son aversion pour les deux premières adaptations. Elle ne cache pas non plus sa sympathie pour l'entreprise de Litvak.

"AIMEZ-VOUS BRAHMS ?"

Scénario	SAMUEL TAYLOR
Musique	GEORGES AURIC
Décors	ALEXANDRE TRAUNER
Directeur de la photographie	ARMAND THIRARD
Assistant-réalisateur	PAUL FEYDER
Production et réalisation	ANATOLE LITVAK

Distribution	
Paula Tessier	INGRID BERGMAN
Roger Demarest	YVES MONTAND
Philip Van der Besh	ANTHONY PERKINS
Mrs Van der Besh	JESSIE ROYCE LANDIS
Maître Fleury	PIERRE DUX
Production	ARGUS PRODUCTIONS A. G.
Distribution	ARTISTES ASSOCIES



1. Paula (Ingrid Bergman) doit sortir avec son amant Roger (Yves Montand). Elle se prépare fébrilement quand le téléphone sonne : c'est Roger qui regrette de ne pouvoir sortir en sa compagnie : il est retenu par un important « conseil d'administration »...

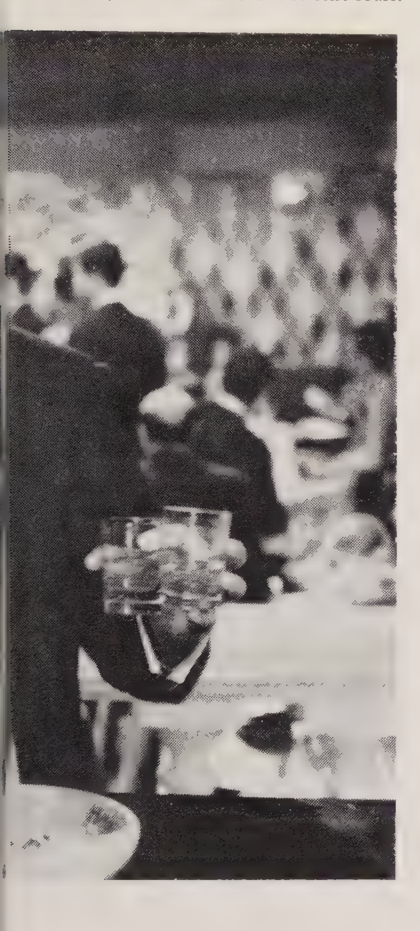


3. En décorant un appartement, elle fait la connaissance de Philip Van der Besch, un jeune Américain (Anthony Perkins) de quinze ans son cadet, très riche, dont la mère est cliente de Paula.





2. Paula n'ignore pas que ces « conseils d'administration » n'existent pas. En fait, Roger sort en compagnie de charmantes jeunes filles. Paula réfléchit : cette « association » avec Roger lui convient parfaitement. Elle gagne bien sa vie avec son métier de décoratrice. Pourtant elle se sent seule.

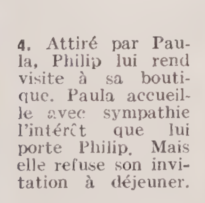




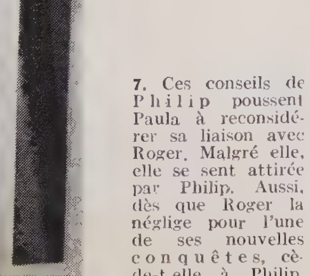
5. Le soir même, Roger et Paula dînent dans un restaurant où ils rencontrent Philip, ivre au point qu'ils doivent le reconduire chez lui.



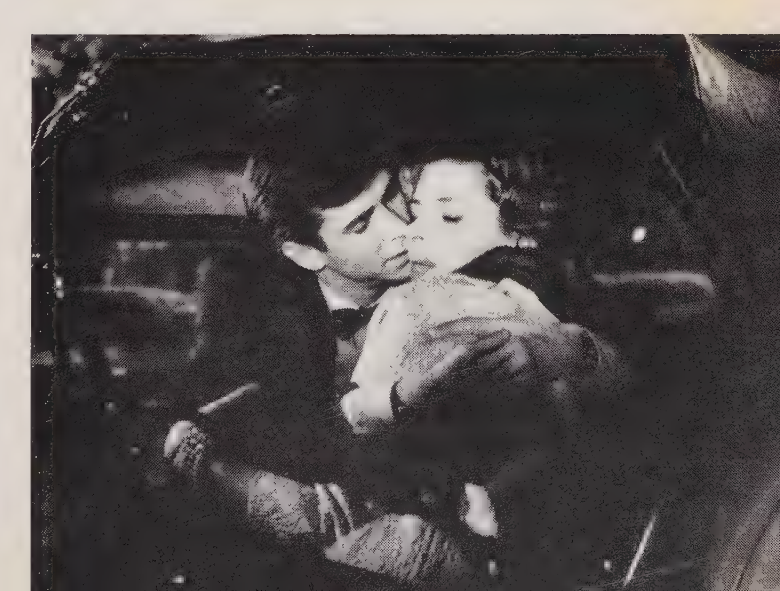
6. Le lendemain, pour s'excuser, Philip invite Paula à déjeuner au « Pré Catelan ». Au cours du déjeuner, il l'accuse de faillir à son droit au bonheur et à l'amour.

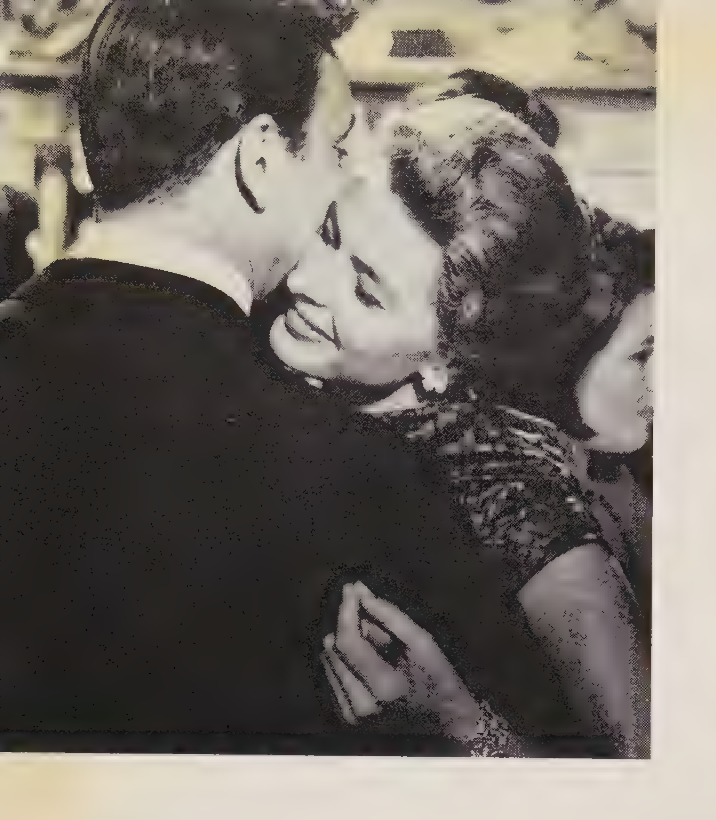


4. Attiré par Paula, Philip lui rend visite à sa boutique. Paula accueille avec sympathie l'intérêt que lui porte Philip. Mais elle refuse son invitation à déjeuner.



7. Ces conseils de Philip poussent Paula à reconsidérer sa liaison avec Roger. Malgré elle, elle se sent attirée par Philip. Aussi, dès que Roger la néglige pour l'une de ses nouvelles conquêtes, cède-t-elle à Philip





8. Roger apprend la nature des relations entre Paula et Philip. Par jalousie, il use de tout son charme pour la reconquérir. Paula voit clairement la vérité de ses sentiments : c'est Roger qu'elle aime. Ils se marient.

9. Ce soir-là, Paula est seule chez elle. Elle répond au téléphone. C'est son mari ; il rentrera tard, il a un important « conseil d'administration »...

CLAIRE. Vous êtes bien matinal !

ROLAND. Un café.

CLAIRE. Vous avez une sale tête. Vous n'êtes pas malade ?

ROLAND. Non. (*Il bâille.*) La nuit était belle. J'ai marché sur le port jusqu'à l'aube.

CLAIRE. A d'autres !

ROLAND. Quoi ?

CLAIRE. Vous avez découché.

ROLAND. Je vous le dirais pareil.

CLAIRE. Vous avez vu Valentin ?

ROLAND. Ah ! Oui. Je vous remercie. Une affaire louche. Un voyage entre Amsterdam et Johannesburg.

CLAIRE. Louche ? Pourquoi louche ?

ROLAND. Comme ça. C'est très mystérieux. Une histoire de serviette, oui, une serviette, pas une serviette de table, une serviette (*S'énervant.*), une serviette de cuir avec une poignée. D'après ce que j'ai compris, je dois passer la douane avec cette serviette, si possible sans me faire remarquer.

CLAIRE. Vous avez accepté ?

ROLAND. Evidemment.

ROLAND. Mais je n'ai plus envie de partir. Je vais me décommander.

CLAIRE. Pourquoi ?

ROLAND. C'est absurde de partir. Pourquoi chercher ailleurs ce qu'on trouve à sa porte !

CLAIRE. Qu'avez-vous trouvé ?

ROLAND. L'amour, je crois.

Jeanne entre. Robe de chambre, serviette éponge autour de la tête. Elle fume un cigarillo.

JEANNE. Quoi encore ?

CLAIRE. Monsieur Roland a trouvé l'amour à sa porte.

JEANNE. C'est de son âge. Alors, on ne « s'ennuie » plus. On reprend goût à la vie.

ROLAND. Oui.

CLAIRE. Seulement, il s'apprête à faire des bêtises.

JEANNE. Quelles bêtises ?

CLAIRE. On lui offre un pont d'or entre Amsterdam et...

ROLAND. Johannesburg.

CLAIRE. Johannesburg, et il le refuse.

ROLAND. C'est beaucoup dire.

CLAIRE. C'est la vérité, non ?

ROLAND. Oui et non.

JEANNE. Où ça se trouve, Johannesburg ?

ROLAND. En Afrique du Sud.

Roland s'approche du chevalet de Jeanne et examine la toile qui semble terminée. Jeanne se rapproche nonchalamment.

JEANNE. C'est raté. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Le ciel a coulé sur la mer. On dirait de la bougie fondue.

Haussant les épaules avec gentillesse, Roland revient vers le bar.

ROLAND. Alors, il vient ce café !

CLAIRE. Oui, une seconde.

Jeanne allume la radio.

ROLAND. Ce matin, j'ai trouvé que les gens étaient beaux.

JEANNE. L'amour vous réussit.

ROLAND. Ça ne s'explique pas très bien. J'avais envie de leur sauter au cou, de les embrasser.

CLAIRE. Eh bien, ne vous gênez pas.

Elle lui apporte son café en le fixant curieusement.

CLAIRE. Emmenez-la avec vous à Johannesburg.

ROLAND. Oui. Non. C'est impossible.

CLAIRE. Elle vous aime ?

ROLAND. Je ne sais pas. Elle ne sait même pas que je l'aime. Tenez pour la chambre et ce que vous m'avez prêté hier.

CLAIRE. Oh ! ça ne pressait pas.

Roland sort précipitamment laissant déconcertée Claire que Jeanne juge d'un haussement d'épaule.

le port

Roland marche sur le quai du port. Il entre dans une boutique de jouets. Il achète une trompette. Puis, il se dirige vers le passage Pommeraye. La boutique du coiffeur est fermée. Relevant la tête, Roland examine les fenêtres du premier étage. Les volets sont fermés. Roland s'adresse à la boutique d'en face, un cours de danse.

ROLAND. Le coiffeur est fermé ?

LE PROFESSEUR DE DANSE (*Carlo Nell*). Ah ! Ah ! Vous aussi ?

ROLAND. Quoi, moi aussi ?

LE PROFESSEUR DE DANSE. Vous êtes de la police ?

ROLAND. Pourquoi ?

LE PROFESSEUR DE DANSE. Parce que... deux inspecteurs sont venus ce matin et je leur ai dit ma façon de penser. Pour moi, on ne vit pas en voisin depuis deux ans sans observer ce qui se passe.

Roland n'écoute pas. Il vient de voir passer Lola au bras de Frankie. Stupéfait, il court au bout du passage laissant le type ahuri. Dans la rue, Roland suit le couple à distance. Lola monte chez elle, accompagnée de Frankie. Roland attend dans la rue, devant chez Lola.

appartement Lola

Lola se précipite dans la chambre d'Yvon. Frankie se couche dans la chambre de Lola et s'endort. Yvon est debout dans son lit et s'habille.

LOLA. Vite, vite, vite... (*A Frankie.*) Oh ! qu'il est mignon, il est déjà habillé... Bonjour mon petit bonhomme. (*Elle embrasse Yvon.*) Regarde ce que t'a apporté Frankie. (*Elle donne la trompette. Yvon souffle.*) Oh ! laisse ça, tu joueras tout à l'heure. Mets tes chaussures (*photo 10*).

Lola revient dans sa chambre, elle prend son sac dans l'armoire, puis regarde Frankie qui s'est endormi. Elle sort, met la veste d'Yvon, qui souffle toujours dans sa trompette.

LOLA. Chut ! Laisse ça tranquille.

Elle prend la trompette et la jette sur le lit. Ils sortent.

devant chez Lola

Roland attend. Il vient vers Lola.

LOLA. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu pars aujourd'hui ?

ROLAND. Non. Je passais. Tiens, j'ai apporté ça pour Yvon.

Roland donne la trompette.

LOLA. Qu'est-ce que c'est ?

ROLAND. Une trompette. Il en voulait une, ça lui fera plaisir.

LOLA. Oui, ça lui fera plaisir. Tiens, Yvon, c'est pour toi.

YVON. Qu'est-ce que c'est ?

LOLA. Une trompette.

YVON. J'en ai déjà une (*photo 11*).

LOLA. Ah ! Ça t'en fera deux. Dis merci.

YVON. Merci, monsieur.

LOLA. Tu m'accompagnes. J'emmène le petit au cours. C'est à deux pas d'ici. (*Ils marchent. Yvon, devant, joue de la trompette.*) Je ne tiens plus debout. Je ne me suis pas couchée depuis hier soir. Des clients jusqu'à l'aube. Des marins en bordée qui ne voulaient pas partir. Tout ça avec des cris, de la musique. Je crois que je vais dormir toute la journée. (*A Yvon qui joue de la trompette.*) Yvon, arrête ça, on ne s'entend plus, et ne traîne pas tes pieds comme ça. (*A Roland.*) Mais qu'est-ce que tu as ?

ROLAND. Moi, rien.

LOLA. Si. Tu me caches quelque chose. Tu as besoin d'argent ?

ROLAND. De l'argent ! Quelle idée !

LOLA. Tu es venu m'en emprunter et tu n'oses pas m'en demander. C'est ça ?

ROLAND. Non, ce n'est pas ça.

LOLA. Alors, c'est autre chose ?

Ils arrivent à un carrefour. Feu rouge. Ils traversent la rue et se trouvent devant le cours.

LOLA. Tiens, c'est ici. Yvon, donne-moi ta trompette, on ne va pas au cours avec une trompette.

Lola embrasse son fils qui, aussitôt, entre au cours.

LOLA. C'est un cours très bien, tenu par deux petites vieilles très à la page, et puis elles le font manger, elles s'occupent de tout. Je ne peux pas le mettre à l'école. Je suis toujours en voyage... (*Un temps.*) Tu ne veux pas me dire ce que tu as ?

Ils s'arrêtent au milieu de la rue. Visiblement, Lola s'inquiète de Roland qui, lui, n'ose pas dire ce qu'il pense.

ROLAND. Laisse tomber. Non, je voulais te dire que je ne pars plus. J'ai changé d'avis.

LOLA. Pourquoi ?

ROLAND. Parce que je t'aime.

LOLA. Mais c'est idiot !

un café - intérieur jour

ROLAND. Je t'aime. Ce n'est pas d'hier. Je te l'ai dit autrefois déjà, tu me plaisais. Puis, je t'ai revue. Alors, je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai marché toute la nuit, je me suis mis à penser à notre enfance. J'ai retrouvé un tas de souvenirs en vrac. Tout revenait en même temps. Avec toi au milieu de tout ça. Jusqu'à présent. je rêvais. Je vivais de rêves, mais c'était mal. Toi tu me donnes une raison de vivre. Tu n'es pas très heureuse. Je peux t'aider. Je travaillerai. Je sais que je ne vaux pas grand-chose, mais je deviendrai un type bien (*photo 12*).

LOLA. C'est impossible.

Roland se méprend sur la réponse.

ROLAND. J'en suis capable.

LOLA. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je sais que tu en es capable. Mais autant être franche. Je ne t'aime pas, Roland. Je sais que je pourrais toujours compter sur toi, et moi, j'essaierai toujours de te rendre service, mais je ne t'aime pas et jamais je n'aurais pensé que tu puisses éprouver pour moi autre chose que de l'amitié. Nous nous connaissons si peu...

ROLAND. Disons que c'est le coup de foudre. Tu sais ce que c'est ?

LOLA. A seize ans, oui. Nous n'avons plus seize ans. Dis plutôt que tu as envie de coucher avec moi.

ROLAND. Evidemment que j'ai envie de coucher avec toi, mais je voudrais que ce soit réciproque.

Il lui allume une cigarette.

LOLA. Tu m'en veux ?

ROLAND. Bah...

Roland se lève pour chercher un cendrier et s'assied en face de Lola.

LOLA. Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça ? Je ne suis pas méchante. J'ai toujours eu peur de faire aux gens la moindre peine et, malgré moi, je fais du mal. Moi qui aimerais tant que tout s'arrange, que tout le monde soit heureux.

ROLAND. Qu'est-ce que tu attends ?

LOLA. Michel. C'est lui que j'aime.

ROLAND. Michel et l'Américain.

LOLA. Quel Américain ?

ROLAND. Je vous ai vus, ce matin, tous les deux. Il est monté chez toi.

LOLA. Tu m'espionnes ?

ROLAND. Tu ne te cachais pas.

LOLA. Justement. (*Elle a les larmes aux yeux.*) Oh

non, vraiment, je n'ai pas mérité ça ! Moi qui croyais avoir un ami. Tu es comme les autres. Je n'ai jamais eu d'amis. Rien que des types toujours qui couraient après moi. Je n'ai pourtant rien de plus qu'une autre. Oh, je suis trop malheureuse. Je n'en peux plus et je suis si fatiguée. Si tu savais comme je suis fatiguée, tu ne me tourmenterais plus.

ROLAND. Calme-toi, je t'en prie.

LOLA. D'ailleurs, Roland, il faut que je te le dise. Je vais partir. Je vais quitter la ville.

ROLAND. Avec lui ?

LOLA. Qui lui ?

ROLAND. L'Américain.

LOLA. Oui, oui, avec l'Américain. Je vais aller en Amérique.

ROLAND. Tu es folle ! Alors le Michel, tu ne l'attends plus. C'était du bluff.

LOLA. Oui, comme tu dis. C'était du bluff.

ROLAND. Et moi qui te croyais, j'allais rester ici pour toi, refuser un pont d'or... Pour qui ! Pour quoi ! Je me le demande. Une putain qui s'envoie le premier venu.

Roland, énervé, se lève ; le visage de Lola est à l'extrême du déroutement.

LOLA. Roland !

ROLAND. Excuse-moi, je vais me coucher. Moi aussi, j'ai envie de dormir.

LOLA. Je vais t'expliquer.

ROLAND. Pas besoin d'explication. Ça me suffit. Je t'oublierai vite, je te le jure.

Il s'en va. Lola a de nouveau les larmes aux yeux et le regarde partir. Son visage exprime déception... et incompréhension.

une place

Plongée. Lola traverse la place déserte.

devant chez Lola

Lola rencontre Frankie devant la porte.

LOLA. Tu t'en allais ?

FRANKIE. Je dois retrouver les autres. Ils m'attendent.

LOLA. Tu as dormi ?

FRANKIE. Juste un peu... Tu as pleuré ? Je t'ai fait de la peine.

LOLA. Non, pas toi. Sauve-toi vite.

FRANKIE. Je t'aimais bien. Bye !

LOLA. Adieu, Frankie...

Frankie fait un signe d'adieu et descend les escaliers sur la rampe. Lola le regarde partir.

l'école des filles

C'est la sortie de l'école. Suzanne et Cécile discutent, puis Cécile s'arrête soudain.

CÉCILE. Ah ! mince alors, l'Américain !

SUZANNE. Tu le connais ?

CÉCILE. C'est un ami.

Cécile traverse la rue et rejoint Frankie.

CÉCILE. Hello, Frankie !

FRANKIE. Hello, Cécile.

CÉCILE. Une chance. J'ai « Météor ». Je l'avais prêté à Suzanne.

Elle ouvre son cartable, fait tomber son plumier. Ils se baissent pour le ramasser.

CÉCILE, *tendant l'illustré.* Oh zut, v'là tout par terre. Tenez, il est à vous.

FRANKIE. Je n'en veux pas.

CÉCILE. Bon.

FRANKIE. Comment va ton anglais ?

CÉCILE. Very well. Thank you.

FRANKIE. Tu as fait des progrès.

CÉCILE. Faut pas rester ici, c'est très dangereux. Si Mademoiselle me voyait avec vous, ça ferait des histoires. Je n'aurais pas fini d'en entendre parler. Une fille de ma classe s'est fait renvoyer parce qu'un garçon venait l'attendre tous les soirs... Il lui apportait des bonbons.

De l'autre côté de la rue, Suzanne s'impatiente et crie.

SUZANNE. Tu viens. J'en ai marre.

CÉCILE. Je parle ! (*A Frankie.*) Ah ! ce qu'elle peut être collante, celle-là, par moments. C'est Suzanne ! (*A Suzanne.*) Pars si tu veux.

Suzanne s'en va.

CÉCILE. Comment on dit « anniversaire » en américain ?

FRANKIE. Anniversaire !... Oh... Birthday.

CÉCILE. Birthday. C'est mon birthday aujourd'hui. On va à la fête ?

la fête foraine

Cécile et Frankie arrivent à la fête. Ils courent d'un manège à l'autre. Cécile a dénoué ses cheveux. (photo 13).

Il y a foule. Ils profitent d'un temps d'arrêt pour monter dans un manège d'autos-scooter. Cecile conduit.

Puis, après quelques phases de ce jeu, ils vont à « la chenille » et s'assoient. Frankie paye. Le manège prend de la vitesse. Ils sont tous deux rejetés dans un coin du wagon. Frankie passe son bras derrière l'épaule de Cécile. Le rideau les recouvre. Cécile appuie sa tête sur l'épaule de Frankie. Le rideau se relève. Cécile regarde Frankie émerveillée. Le manège s'arrête.

Ralenti (*comme dans un rêve*). *Frankie aide Cécile à sauter du wagon. Cécile s'accroche au bras de Frankie. Ils courent. Plans de Cécile heureuse. Ils traversent la fête.*

Normal. *Cécile et Frankie sortent de la fête. Ils marchent dans les rues se tenant par la main. Frankie aperçoit le groupe de marins amis. Signe de Frankie. Cécile regarde Frankie, puis les autres.*

FRANKIE. Adieu, Cécile.

CÉCILE. Je ne vous reverrai plus.

FRANKIE. Un jour, si tu viens à Chicago.

CÉCILE. C'est triste.

FRANKIE. Je prends le train tout à l'heure avec eux. Ce soir je serai à Saint-Nazaire, dimanche à Cherbourg, après en Amérique.

CÉCILE. J'ai comme une grande peine de vous quitter.

FRANKIE. Adieu, petite fille.

CÉCILE. Good bye, Frankie.

Frankie rejoint les autres. Cécile se sauve, un peu affolée et rentre chez elle en courant.

appartement de Mme Desnoyers

Mme Desnoyers prépare une pâte à tarte. Elle épluche des oignons. Cécile entre.

CÉCILE. 'soir, m'man.

Cécile jette son cartable sur la table.

MADAME DESNOYERS. Tu as vu l'heure ? D'où viens-tu ? Qu'est-ce que c'est que cette coiffure ?

Cécile va dans sa chambre, circule, va et vient.

CÉCILE. C'est rien.

MADAME DESNOYERS. J'étais très inquiète. Si je n'avais pas eu ce dîner à préparer, je serais allée à l'école. Tu sais bien que j'ai toujours peur qu'il t'arrive quelque chose.

CÉCILE. Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive ?

Cécile revient et installe son cartable, son plumier, son livre, sur la table de la cuisine.

MADAME DESNOYERS. Ah non ! Tu ne vas pas te mettre à faire tes devoirs. Monsieur Cassard va arriver et rien n'est prêt. Où étais-tu ? L'école est finie depuis plus de deux heures.

CÉCILE. Avec Suzanne. On parlait. Tu ne sais pas ce qu'elle m'a dit ! Qu'elle voulait être coiffeuse, comme l'oncle Aimé. Quelle idée !

MADAME DESNOYERS. C'est un très bon métier.

CÉCILE. Qu'est-ce que tu fais ?

MADAME DESNOYERS. Une tarte aux oignons.

Cécile hausse les épaules et prend un livre.

CÉCILE. I am, we are, you are, they are... Ah là là, je n'y arriverai jamais. Et puis en sortant de l'école, j'ai rencontré Frankie.

MADAME DESNOYERS. Frankie ?

CÉCILE. Oui, l'Américain. Je t'en ai parlé. Le marin.

MADAME DESNOYERS. Un marin ?

CÉCILE. I speak, spoke, spoken, I give...

MADAME DESNOYERS. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

CÉCILE. J'ai rien fait de mal.

MADAME DESNOYERS. Je l'espère bien. Ecoute, ma petite fille, je t'interdis de fréquenter les militaires. Les autres aussi d'ailleurs... pour l'instant.

CÉCILE. Il était très gentil.

MADAME DESNOYERS. Raison de plus. « Il était » ? Pourquoi il était ?

CÉCILE. Parce qu'il est parti. Grâce à lui, j'ai eu dix-sept sur vingt en anglais. Je savais des mots que les autres ne connaisssaient même pas. Tiens, tu sais comment on dit « anniversaire » en américain ?

MADAME DESNOYERS. Non.

CÉCILE. Eh bien, on dit « birthday ». Tu vois... On a été ensemble à la fête, ce qu'on a pu rire, avec Suzanne.

MADAME DESNOYERS. A la fête ? Mais, enfin, ma petite fille, est-ce que tu te rends compte ? Un type que tu ne connais même pas !... (*Madame Desnoyers lève les yeux au ciel.*) A la fête... Ma fille faisant la fête avec des soldats et qui rentre à sept heures... Et moi, ici en transe, folle d'inquiétude, craignant le pire. Allez, range tes affaires et mets le couvert. Aide-moi ou je ne réponds plus de rien.

Obéissant, mais grincheuse, Cécile met le couvert.

CÉCILE. Tu ne vas pas me faire une scène parce que j'ai cinq minutes de retard. Tu t'excites...

MADAME DESNOYERS, *très énervée.* Il ne s'agit pas d'un retard ; et puis je te prierai d'être polie. C'est de ma faute, aussi. Je veux être pour toi une amie, voilà le résultat. Arrange-moi tes cheveux immédiatement. Les fourchettes à gauche, les couteaux à droite, je te l'ai déjà dit cent fois.

CÉCILE. Tu ne vas pas te mettre à pleurer !

MADAME DESNOYERS. Mais je ne pleure pas. D'où sort-il seulement, ce marin ?

CÉCILE. De Chicago, dans l'Illinois.

MADAME DESNOYERS. Un marin de Chicago ! Ma pauvre enfant ! Si tu connaissais ta géographie, tu saurais qu'à Chicago il n'y a pas de marins, mais des gangsters.

CÉCILE. Tu vois le mal partout.

MADAME DESNOYERS. Je sais ce que je dis. Danseuse - fille à soldat... mais Cécile, un matin on se fait faire un enfant pour le restant de ses jours.

CÉCILE. J'aime bien les enfants.

On sonne.

MADAME DESNOYERS. Mon Dieu, voilà Cassard !

On sonne à nouveau. C'est l'affolement. Mme Desnoyers met la tarte au four. Cécile allume la radio et va ouvrir, tandis que sa mère arrange des fleurs. Roland entre avec un gâteau.

On enchaîne avec la fin du dîner.

appartement de Mme Desnoyers fin du dîner - nuit

Cécile souffle le gâteau aux quatorze bougies. Mme Desnoyers fait les parts. Roland paraît s'ennuyer mortellement.

MADAME DESNOYERS. Nous nous connaissons à peine et notre premier dîner est un dîner d'adieu. (*Roland se sert. Cécile se sert et prend la plus grosse part.*) Mais pourquoi partez-vous ? (*photo 14*).

ROLAND. Certains événements que vous me permettrez de garder secrets ont bouleversé le cours bien monotone, j'en conviens, de mon existence. Je n'ai plus rien à faire ici. Je pars.

MADAME DESNOYERS. Cela ne me regarde pas. Ce doit être bien grave.

ROLAND. Une femme, Madame.

MADAME DESNOYERS. Une inconstante, probablement.

ROLAND. Je n'ai pas à la juger. Elle vit sur le souvenir d'un premier amour. Vous voyez ce que je veux dire. « Un premier amour, c'est tellement fort... » En fin de compte...

CÉCILE. Pourquoi maman ?

MADAME DESNOYERS. Parce que c'est comme ça. Vous disiez « en fin de compte... ».

ROLAND. Oui, En fin de compte, elle part avec un autre. Un Américain.

CÉCILE. Moi aussi, je connaissais un Américain.

MADAME DESNOYERS. Cécile, je t'en prie, laisse-nous parler. Cette conversation n'est pas de ton âge. Ma fille fréquente des Américains. Elle fait la fête avec des Américains, vous vous rendez compte !

CÉCILE. Pas des... Un !

MADAME DESNOYERS. C'est pire. D'ailleurs où l'as-tu connu ?

CÉCILE. Au bureau de tabac.

MADAME DESNOYERS. Qu'allais-tu faire au bureau de tabac ?

CÉCILE. Acheter « Météor ».

Roland offre une cigarette à Mme Desnoyers.

MADAME DESNOYERS. Non, merci, je ne fume pas. Oh ! et puis si. Une fois n'est pas coutume.

CÉCILE. J'en prends une, maman.

MADAME DESNOYERS. Tu n'es pas raisonnable.

Cécile prend une cigarette, souffle de la fumée et semble rêver.

MADAME DESNOYERS. Vous partez quand ?

ROLAND. Demain madame. J'embarque demain.

CÉCILE. Mais pourquoi elle disait que c'est tellement fort un premier amour ?

MADAME DESNOYERS. Ah !... Donnez-lui une explication. Je suis à bout d'arguments. Elle me pose des questions toute la journée.

ROLAND. Eh bien... parce que c'èst la première fois et que, après, ça ne se représente pas souvent... Enfin, si, ça se représente, ça n'est plus de la même façon.

CÉCILE. C'est moins bien ?

ROLAND. C'est différent.

CÉCILE. Alors, il faut sauter sur l'occasion ?

MADAME DESNOYERS. Cécile !

CÉCILE. Vous allez perdre votre bouton, Monsieur Cassard. Je vais le recoudre. Donnez-moi votre veste.

MADAME DESNOYERS. Elle est insupportable.

ROLAND. Elle a raison, je vais le perdre.

Roland enlève sa veste et la donne à Cécile qui disparaît dans la cuisine.

MADAME DESNOYERS. Si vous saviez comme il est difficile pour une femme d'élever un enfant. Car je suis restée seule, monsieur. J'ai tout perdu pendant la guerre. Ma mère, ma maison, mes meubles, mes livres, mon mari. Il ne m'est rien resté, pas un mouchoir, pas un drap, rien. Du jour au lendemain, je me suis trouvée veuve et dans la misère. Car mon mari jouait, monsieur. Il avait tous les vices. Dieu nous préserve des joueurs. Vous n'êtes pas joueur ?

ROLAND. Non, Madame.

MADAME DESNOYERS. C'est un mari comme vous qu'il m'aurait fallu. Ensuite, je me suis réfugiée à Cherbourg chez mon beau-frère qui m'a recueillie très gentiment. J'y suis restée deux ans. Cécile est née là-bas. Je suis revenue ici parce que je n'aimais pas Cherbourg.

Cécile revient et tend la veste à Roland.

CÉCILE. Voilà, Monsieur Cassard.

ROLAND. Merci.

Roland remet sa veste.

Madame Desnoyers. Reprenez un peu de gâteau.

Roland. Non merci. Je vais vous quitter.

Madame Desnoyers. Vous n'allez pas partir déjà ?

Roland. Je dois préparer mon départ et demain je n'aurai guère de temps.

Madame Desnoyers. Je n'insiste pas.

Mme Desnoyers se lève, accompagne Roland. Cécile mange le reste de gâteau.

Madame Desnoyers. Cécile, viens dire au revoir.

Roland. Excusez-moi, je n'aurais pas été ce soir d'une gaieté folle.

Madame Desnoyers. Nous allons nous retrouver bien seules. Eh bien, adieu.

Roland. Au revoir, Madame. (*A Cécile.*) Au revoir.

Madame Desnoyers. Vous n'oubliez rien ?

Roland sort. Mme Desnoyers prend Cécile dans ses bras... puis la caméra la fixe longuement. Elle suit rêveusement Roland... (photo 15).

la chambre de Roland

Dans la pièce presque vide, Roland enlève la planisphère qu'il met dans une petite valise. Il y loge aussi quelques livres, un ou deux vêtements. Il ferme la valise, jette un dernier coup d'œil à la chambre nue avant de la quitter et sort.

café Naval

Roland entre avec sa valise qu'il pose près de l'entrée. Claire fait les vitres.

Roland. J'embarque à une heure. J'ai vu le capitaine de « La Duchesse Anne » ce matin. J'ai mon passeport. Voilà la clé de la chambre. J'ai laissé là-haut quelques bricoles, vous en ferez ce que vous voudrez.

Claire. Et ce grand amour ?

Roland. Terminé.

Claire. Ah ! Ce n'était pas très sérieux.

Roland. Si, très. Mais ça n'a plus d'importance.

Claire. Vous vous consolez facilement.

Roland. On fait ce qu'on peut.

Claire. Moi, j'ai mis vingt-cinq ans à m'en remettre.

Roland. Je sais. Un premier amour, c'est tellement fort.

Claire. Comment le savez-vous ?

Roland. Comme ça, on me l'a dit, parce que moi, la première fois, c'est déjà loin. Je vais voir Valentin. Je reviendrai prendre ma valise tout à l'heure.

le port - puis le passage Pommeraye jour

Roland court sur le port. Il arrive passage Pommeraye. Un car de police stationne devant le passage encombré d'un attroupement de la foule. Roland se faufile entre les badauds. Deux inspecteurs emmènent Valentin et la dame blonde, menottes aux poignets (photo 17).

Roland. Qu'est-ce qui se passe ?

Premier badaud. Une histoire à dormir debout. Un soi-disant trafic de diamants chez le coiffeur. Un trafic de cheveux encore, j'aurais compris. Mais des diamants ! Où ça va se nicher la perversité, des diamants...

Les flics. Circulez. Rentrez chez vous. Il n'y a rien à voir.

Roland passe devant le cours de danse. Le type du cours l'agrippe au passage. Ils sont entourés de badauds.

Le professeur de danse. Vous voyez ce que je vous avais dit.

Roland se dégage très vite.

Roland. Oui, je sais.

Il s'éloigne, monte au premier étage de la galerie qui surplombe la boutique du coiffeur. Des badauds discutent. Roland regarde. Les flics s'éloignent Roland s'éloigne. Il monte le deuxième escalier et aperçoit Lola. Il s'approche d'elle.

Lola. Je te cherchais. Je voulais te dire au revoir. Je ne voulais pas partir en pensant que tu étais fâché contre moi.

Roland la prend par le bras, ils montent l'escalier. Ils font le tour de la galerie en parlant.

Roland. Ecoute, je te demande pardon. Hier, j'ai été bête et méchant. Je me suis emporté. Je ne me contrôlais plus. Je ne pensais pas ce que je disais. Je crois que c'était n'importe quoi et je regrette. Je sais que tu essaies de vivre de la meilleure façon possible et que ce n'est pas facile. Alors, je te souhaite beaucoup de bonheur. J'aurais préféré partager ce bonheur avec toi, mais tant pis.

Lola. Oui, je sais. Je voulais te dire... Enfin, je ne voulais pas que tu partes sans que tu saches que je t'ai menti.

Roland. Menti ?

Lola. Oui. Je pars, mais pas avec l'Américain.

Roland. Avec qui ? (*photo 18*).

Lola. Avec personne. Je pars seule... enfin avec Yvon. L'Américain, c'était rien. J'ai couché avec lui parce qu'il me rappelait Michel et c'est tout, et puis le costume peut-être... un côté enfant. Mais je ne l'aimais pas. Il est parti hier soir et je ne le reverrai jamais.

Roland. Mais pourquoi avoir inventé toute cette histoire.

Lola. J'étais tellement désemparée. Je te retrouvais. Je ne m'attendais pas à ça. Je ne voulais pas te faire de peine. Alors je me disais s'il sait que je pars avec un autre, il me pardonnera.

Roland. C'est intelligent !

Lola. Pas très, non. Ce n'est peut-être pas impor-

tant pour toi, mais je ne voulais pas que tu aies mauvaise opinion de moi. C'est-à-dire que je ne suis pas « une putain qui s'envoie le premier venu ».

ROLAND. Excuse.

LOLA. Je pars pour deux mois. J'ai accepté un contrat à Marseille.

ROLAND. Marseille, on sait ce que c'est. On part pour Marseille et on se retrouve en Argentine.

LOLA. C'est drôle. C'est exactement ce que j'ai dit. Mais non, c'est sérieux.

ROLAND. Alors, Michel, ce n'était pas du bluff.

LOLA. Non, ce n'était pas du bluff. C'est le seul type que j'ai aimé. S'il revenait, je serais peut-être déçue, mais au moins je n'aurais pas de reproches à me faire. Je l'aurai attendu bien sagement.

ROLAND. Et s'il ne revient pas ?

LOLA. Je ne sais pas.

ROLAND. Moi je sais. Tu auras gâché ton existence. Ecoute, j'ai beaucoup pensé à toi et à moi. Mais maintenant, ça n'a plus d'importance. Ce n'est pas ta faute. Ce n'est pas la mienne non plus. C'est peut-être comme ça. On est seul. On reste seul. Moi je veux bien. Pourtant, je me disais : « Ce qui compte, c'est vouloir, vouloir quelque chose à tout prix. Par exemple si on veut le bonheur, eh bien, vouloir le bonheur c'est déjà un peu le bonheur. » Avant de te retrouver je ne voulais rien. Maintenant... maintenant je te comprends. Tu as raison, c'est beau de vivre.

LOLA. Tu dois penser que j'ai tort de ne pas me jeter dans tes bras en te disant merci.

ROLAND. Je crierais au miracle...

LOLA. Il viendra peut-être. Ecoute, Roland, nous ne sommes plus des enfants, quittons-nous bons amis. Il ne faut rien brusquer, rien précipiter. Tu comprends, tu as vécu d'une façon, moi d'une autre et c'est difficile. Tu pars pour combien de temps ?

ROLAND. Je n'en sais rien. Ça dépendra. Le type qui m'employait vient de se faire arrêter. Je peux partir, mais je ne sais pas ce que je ferai. Une fois là-bas je me débrouillerai. L'essentiel, c'est de partir.

LOLA. Je serai ici dans deux mois. Nous aurons réfléchi. Nous pourrons peut-être... Enfin si tu m'aimes vraiment.

ROLAND. Tu en doutes ?

LOLA. Non... Je crois que tu es sincère et je pense que deux mois ce n'est pas l'éternité.

ROLAND. C'est deux mois de perdus.

LOLA. Souris-moi au moins.

Roland fait un sourire grinçant.

LOLA. Mieux que ça.

Ils se regardent. Ils s'embrassent. Elle veut se dégager, accepte, puis se sauve brusquement.

LOLA. Au revoir.

les quais

Roland marche sur le port. Il paraît heureux. Il croise Suzanne qu'il ne voit pas. Elle l'interpelle.

SUZANNE. Bonjour, Monsieur.

Roland s'arrête et se retourne.

ROLAND. Bonjour, Mademoiselle.

SUZANNE. Vous savez la nouvelle ?

ROLAND. Quelle nouvelle ?

SUZANNE. Cécile est partie. A Cherbourg, chez son oncle coiffeur.

appartement de Mme Desnoyers

Mme Desnoyers ouvre la porte à Roland. Elle a son chapeau sur la tête et prépare sa valise. La radio diffuse du Beethoven...

MADAME DESNOYERS. C'est abominable.

ROLAND. N'exagérons rien.

Ils passent dans la salle à manger.

MADAME DESNOYERS. Elle est partie ce matin, je suppose. Elle m'a laissé ce mot sur la table de la cuisine. Lisez vous-même.

Roland lit attentivement.

Hier soir, après votre départ, elle m'a fait une scène terrible. Au moment où nous allions nous coucher, elle me dit : « Et puis j'en ai assez, tout le monde part, je partirai aussi. L'école m'ennuie. J'irai à Cherbourg. J'apprendrai la coiffure chez l'oncle Aimé. » Et la voilà en larmes. Je n'insiste pas. Je me dis : demain, elle n'y pensera plus. Ce matin, elle n'était plus là. Je me demande ce qui a bien pu lui passer par la tête. Elle détestait la coiffure. Elle voulait être danseuse.

ROLAND. Il ne faut jamais contrarier les enfants.

MADAME DESNOYERS. Si vous saviez dans quelle horrible situation je me trouve. Mon beau-frère Aimé... est le père de la petite.

ROLAND. Et alors ?

MADAME DESNOYERS. Mais je ne voulais pas que Cécile l'apprenne.

ROLAND. C'est idiot.

MADAME DESNOYERS. Vous trouvez ?

ROLAND. Evidemment.

MADAME DESNOYERS. Je n'ai pas vu Aimé depuis dix ans, et depuis dix ans il me harcèle de lettres. J'hésite. Je pars immédiatement pour Cherbourg. Et vous ? Vous ne partez pas ?

ROLAND. Quelle heure est-il ?

MADAME DESNOYERS. Midi et demi.

ROLAND. Mon bateau. Il part dans une demi-heure !

Roland se sauve.

MADAME DESNOYERS. Mon Dieu, je vais rater mon train.

Elle ferme sa valise.

café Naval

La voiture blanche de Michel s'arrête devant le café. Michel entre dans le café triomphalement. La radio diffuse toujours Beethoven.

MICHEL (*Jacques Harden*). Il y a quelqu'un ? Il n'y a personne ?

CLAIRE, *de la cuisine*. Une seconde. (*Claire arrive.*) Vous désirez ?

MICHEL. Tu ne me reconnais pas ?

CLAIRE. Pardon ?

MICHEL. Tu ne me reconnais pas... Michel.

CLAIRE. Michel !... Jeanne, Jeanne, viens voir vite.

Jeanne paraît la tête pleine de bigoudis.

JEANNE. Michel !

Jeanne s'évanouit.

CLAIRE. Elle est morte. Tu l'as tuée.

MICHEL. Toujours excessive !

CLAIRE. Toujours les mêmes plaisanteries !

MICHEL. Ne discute pas, une serviette, du vinaigre.

Michel transporte Jeanne sur une banquette. Claire revient avec une serviette.

CLAIRE. Je le savais. Tu n'as pas changé. Tu aurais pu au moins épargner ta mère.

MICHEL. Claire, je ne suis pas revenu pour entendre des reproches.

CLAIRE. Elle respire.

MICHEL. Bien sûr qu'elle respire. Tiens, tiens ça.

JEANNE. Michel... Michel... mon fils.

CLAIRE. Elle parle.

MICHEL. Maman...

JEANNE. Ce n'est rien... C'est l'émotion...

CLAIRE. Ne bouge pas ! Reste calme.

JEANNE. Je ne suis pas mourante.

MICHEL. Maman. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer (*photo 19*).

CLAIRE. Ah non ! Tu ne vas pas recommencer.

JEANNE. Laisse-le parler.

MICHEL. Maman. Je suis riche... Tu entends, Claire, je suis riche.

CLAIRE. Je ne suis pas sourde.

MICHEL. C'est tout l'effet que ça te fait !

CLAIRE. Il y a d'autres richesses.

MICHEL. Oui, je sais.

JEANNE. Oh ! laisse-la, elle radote. Dis-moi tout.

MICHEL. Voilà, je vais me marier. Je suis revenu chercher ma femme... Elle m'attend... et un enfant.

CLAIRE. Depuis sept ans ! Eh bien, mon pauvre Michel, tu te fais des illusions.

MICHEL. Charmant accueil !

CLAIRE. Et elle est ici ?

MICHEL. Oui. Elle danse à l'Eldorado.

JEANNE. Une danseuse !

Jeanne s'évanouit de nouveau.

MICHEL. Claire, occupe-toi de maman. Veux-tu ?

CLAIRE. Quoi, tu repars ?

MICHEL. Oui. J'ai à faire.

Michel sort et croise dans la porte Roland qui entre.

CLAIRE. Michel est revenu.

ROLAND. ...

CLAIRE. Il est parti chercher sa femme, une danseuse.

ROLAND. Michel...

On entend la voix de Jeanne à travers un écran. Roland ne l'écoute pas.

JEANNE. Une danseuse. Il ne manquait plus que ça dans la famille. Vous savez, il n'a pas beaucoup changé. Je l'ai tout de suite reconnu, mais je me suis trouvé mal. C'est bête d'être sensible à ce point-là.

ROLAND. Je prends ma valise.

JEANNE. Vous nous quittez ?

ROLAND. Adieu, Madame Jeanne.

JEANNE. Vous n'attendez pas Michel. Il va revenir d'une minute à l'autre, vous verrez sa femme.

ROLAND. Je vous remercie. Mais je n'ai pas le temps.

CLAIRE. On vous reverra ?

ROLAND. Oh ! pas de sitôt. Je ne reviendrai plus en France.

Il s'en va.

le cabaret

Yvon et Lola embrassent tour à tour toutes les filles. Lola, sa valise à la main, s'approche de Mme Frédérique.

MADAME FRÉDÉRIQUE, *embrassant Yvon*. Au revoir, mon petit poussin. (*Embrassant Lola.*) Si un jour vous avez besoin de nous, nous serons là.

LOLA. Merci, Madame Frédérique.

DAISY, *embrassant Yvon*. Au revoir, mon petit chat. (*Embrassant Lola.*) Tu vas nous manquer.

LOLA. Tu viendras me voir.

MAGGY, *embrassant Yvon*. Au revoir, mon trésor. (*Embrassant Lola.*) Fais bien attention.

LOLA. Je ne suis pas folle.

ELLEN, *embrassant Yvon*. Au revoir, mon petit



L'Eldorado en pleine activité.



17

Fin de l'aventure des diamants (p. 34).

Un car de police stationne devant le passage encombré d'un attroupement de la foule. Roland se faufile entre les badauds.

18



Le dernier entretien (p. 34).

Marc Michel, Anouk Aimée.

LOLA : Oui. Je pars, mais pas avec l'Américain.
ROLAND : Avec qui ?
LOLA : Avec personne. Je pars seule... enfin avec Yvon.

La grande nouvelle (p. 36).

Catherine Lutz, Margo Lion, Jacques Harden.

MICHEL : Maman. Je suis riche... Tu entends, Claire, je suis riche.

19





20

La fin d'une attente (p. 39).

Jacques Harden, Gérard Delaroche, Anouk Aimée.

LOLA : C'est Michel. Ton fils. Yvon, viens embrasser ton père.

ange. (*Embrassant Lola.*) Tu vas voir la Canebière.

LOLA. Je penserai à toi.

NELLY, *embrassant Yvon.* Au revoir, ma petite puce. (*Embrassant Lola.*) Tu nous enverras des cartes postales.

LOLA. Bien sûr.

DOLLY, *embrassant Yvon.* Au revoir, mon petit chou. (*Embrassant Lola.*) Il faudra revenir.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Dépêchez-vous, Lola. Vous allez rater votre train.

La porte s'ouvre. Michel paraît dans un rayon de soleil. Tout le monde s'arrête et regarde Michel.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Vous cherchez quelqu'un ?

Lola se retourne, lâche sa valise et se précipite dans les bras de Michel.

LOLA. Michel !

MICHEL. Cécile... Ma petite Cécile.

LOLA. Michel... Michel... Michel.

Ils s'étreignent longuement. Puis Lola se retourne vers les filles. Les filles, attendries, pleurent.

LOLA. C'est Michel. Ton fils. Yvon, viens embrasser ton père.

MICHEL. Un garçon.

LOLA. Il te ressemble.

YVON. Papa (*photo 20*).

Michel prend Yvon dans ses bras.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Eh bien, ne restez pas plantés là.

Les danseuses pleurent d'attendrissement.

Lola et Michel se sont assis dans un coin. Yvon fait des glissades sur le parquet ciré. Une des filles met 20 francs dans la boîte à disques. Lola prend les mains de Michel et les embrasse. Elle pleure.

LOLA. Michel... Michel... Tu es là. J'ai eu si peur. J'ai cru que tu ne reviendrais jamais. Sept ans. Sept ans, tu te rends compte. Si tu savais comme je t'ai attendu. Je ne pensais qu'à toi et, quelquefois, je te maudissais parce que ton souvenir m'empoisonnait l'existence.

MICHEL. Cécile...

LOLA. J'ai tout fait pour t'oublier. Je n'ai jamais pu...

MICHEL. Je te demande pardon.

LOLA. J'ai tellement douté de toi.

MICHEL. Je voulais revenir, mais je ne pouvais pas. J'étais perdu dans une île à vingt mille kilomètres d'ici, sans un sou, à Matareva, dans le Pacifique. Je pensais à toi sans cesse. Je ne pouvais rien faire, rien entreprendre. Les mois passaient, je me disais : elle m'a oublié. Depuis trois jours, je traîne dans la ville. Aujourd'hui je me suis décidé et, si tu veux, si tu m'aimes encore...

LOLA. Michel ! Michel !...

Elle se jette contre lui. Ils s'embrassent, puis se lèvent. Yvon les suit. Lola se retourne vers ses compagnes.

LOLA. Au revoir.

DANSEUSES. Au revoir, Lola.

Des marins entrent dans le cabaret, au moment où le couple et l'enfant franchissent le seuil.

MADAME FRÉDÉRIQUE. Maggy... Musique, champagne pour tout le monde... Qu'on s'amuse un peu !

Tous se mettent à danser.

le port et les quais

Lola, Michel et Yvon roulent en voiture. Ils croisent Roland qui passe avec sa valise à la main. Lola se retourne vers lui et un instant paraît triste. Michel la regarde.

MICHEL. Mais qu'est-ce que tu as ?

LOLA. Rien.

La voiture s'éloigne, tandis que la caméra monte lentement, découvrant l'ensemble du port.

FIN

LOLA ...ET LA CRITIQUE

Toute la presse a salué chaleureusement ce film que le public a boudé à tort. Il nous a donc été difficile de trouver des critiques-contre. Puissent ce numéro et ces extraits d'articles réveiller le goût du public... et, peut-être, de certains de nos lecteurs auprès desquels nous nous excusons de ne publier, ci-dessous, que des critiques élogieuses...

FRANCE ROCHE :

... Cela grouille de petits détails attachants... soudain on est touché et on s'y amuse... Anouk Aimée y tient, avec une vivacité charmante, le rôle d'une entraîneuse.

France-Soir.

LOUIS CHAUVET :

Jacques Demy nous propose un thème assez clair et son propos est toujours ferme... L'ouvrage marque l'avènement d'un jeune cinéaste dont nous aurons sûrement l'occasion de reparler.

Le Figaro.

JACQUELINE MICHEL :

Lola est un film étrange qui doit agir comme un enchantement là où nous guide le talent subtil de Jacques Demy.
... Cette construction très élaborée se dissimule, avec coquetterie, derrière un voile d'ironie fine, diffuse et une façon bien élégante de ne pas se prendre au sérieux, tout en préservant une certaine tendresse.
... Nantes offre une lumière admirable que le photographe Raoul Coutard a utilisée avec beaucoup de science.

Le Parisien Libéré.

MICHEL AUBRIANT :

Ce film-là ne se laisse pas oublier. Il dégage comme un charme, comme un parfum entêtant, et son souvenir nous accompagne longtemps... Mais, je crois que Jacques Demy a apprivoisé la poésie.

Paris-Presse.

JEAN DOMARCHI :

... Lola est un film admirable. La dédicace de *Lola* à Max Ophuls est parfaitement justifiée. Demy, comme le regretté Max, est un merveilleux directeur. Il sait transfigurer un scénario par les seuls pouvoirs de son art. Quelle scène, quelle élégance dans le cadrage, dans l'emploi de la photographie ! Quelle délectation dans le spectacle qui nous est offert !...
Jacques Demy n'est pas seulement un auteur de films, c'est un metteur en scène français. Le compliment est, par les temps qui courent, si difficile à décerner que je ne vois pas de plus grand éloge à faire à Demy que de le lui dire...
L'autre originalité du film de Demy vient du triomphe de la pureté des sentiments...
Lola est en noir et blanc et on dirait un film en couleurs tant il utilise le blanc avec précision. Nous sommes dans une sorte de plein soleil, mais il ne s'agit pas du soleil de la mélancolie...
Tous les acteurs sont à féliciter... Anouk Aimée réussit des choses très difficiles avec une élégance digne de celle de son metteur en scène...

Arts.

JEANDER :

... à noter également une remarquable photo de Raoul Coutard.

Libération.

CLAUDE MAURIAC :

L'auteur de ce premier film, d'une telle poésie qu'est *Lola*, Jacques Demy, se réfère à son maître Max Ophuls... le résultat est, dans *Lola*, une réussite. Nous sommes ravis par ce conte bleu, traité délibérément comme un mélodrame, qui nous présente de la sentimentalité gentille, de la fraîcheur et de la tendresse. Et nous n'en goûtons que mieux les profondeurs qui nous sont peu à peu découvertes...
Lola? un enchantement. Et naturellement Anouk Aimée y est merveilleuse, et Elina Labourdette excellente.

Le Figaro Littéraire.

JEAN DUTOURD :

... on y trouve une réelle fraîcheur de sensation, un œil neuf, un tempérament : tout cela est excellent, et j'ai pris à *Lola* un très vif plaisir. Ce n'est pas avec moins de plaisir que je salue la naissance de M. Demy... M. Demy, en poète, a senti que la poésie et le romantisme se sont réfugiés en province et qu'ils y dorment. Ce sommeil est charmant, prenant, poignant et c'est la nature même.
... son intrigue est très bien menée, légère, un peu triste et assez gaie, pleine de détails piquants, avec beaucoup de tendresse et des moments impertinents... Encore une qualité de M. Demy : il dirige très bien ses acteurs. Je crois n'avoir jamais vu Mme Anouk Aimée aussi bonne que dans *Lola*. Elina Labourdette est parfaite dans un rôle difficile, subtil et Marc Michel est excellent.

Carrefour.

PIERRE MARCABRU :

... quelque chose de rare : un jeune metteur en scène qui a des idées, une sensibilité personnelle. *Lola* est un film qui dépasse le réalisme, en fait une sorte de rêve, un conte de fées, les personnages sont la grâce...
Vous avez certainement compris que je tiens *Lola* pour un des meilleurs films français du nouveau cinéma, un film admirablement dirigé et où Anouk Aimée et Elina Labourdette n'ont jamais été aussi justes, aussi fragiles, aussi émues. C'est une sorte de charme...

Combat.

GEORGES SADOUL :

... La première mise en scène de Jacques Demy m'a conquis... on est charmé dès les premières images et on garde de l'œuvre un souvenir tenace comme un parfum féminin... Jacques Demy, dans *Lola*, nous divertit par sa continuelle invention, mais nous attache et nous retient. Il a le sens du mot juste, de la jolie réplique sans pourtant céder au mot « d'auteur »...
Avec Jacques Demy, en tout cas, un incontestable talent est né.

Les Lettres Françaises.

MORVAN LEBESQUE :

Jacques Demy est un conteur émerveillé qui croit à ce qu'il raconte et sait au besoin en sourire. Il a le courage des bons sentiments, des amours touchantes et des fins heureuses...

L'Express.

PATRICE GAUTHIER :

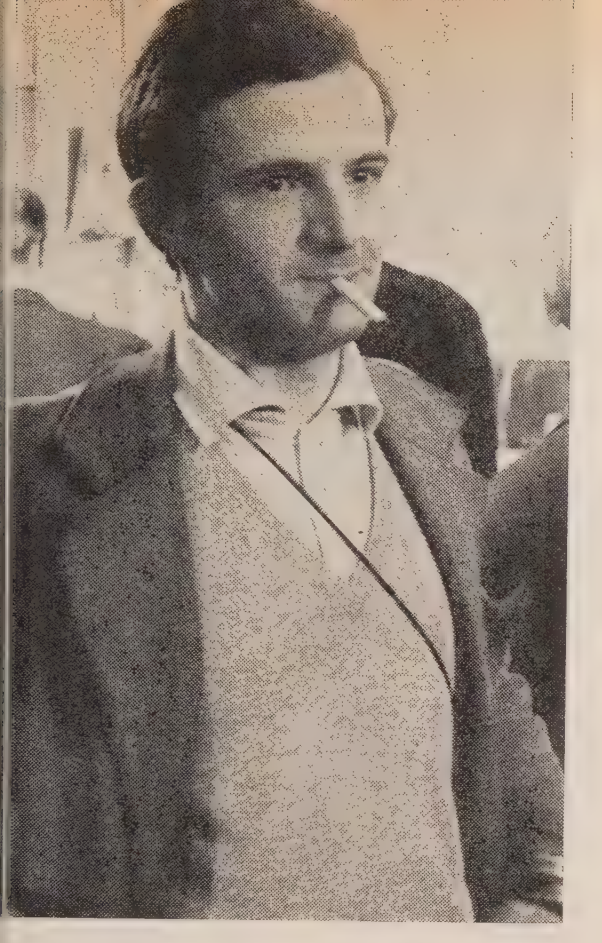
Les coïncidences feuilletonesques cachent en fait la volonté de montrer toute l'histoire de *Lola* à travers deux personnages : son premier amour par l'intermédiaire de la petite fille ; un morceau de fête foraine et un extraordinaire ralenti. Il est étonnant que l'auteur n'hésite pas à ressusciter des procédés qu'on croyait morts : un ralenti pour exprimer le bonheur, quoi de plus ridicule et quoi de plus beau ?
Certains s'aveugleront sur les clins-d'œil : les cahiers du cinéma, la musique d'introduction de Lola Montès, « J'avais un ami Michel Poiccard, il est mort. » Ils auront tort, tant je crois *Lola* être un film à part.

Cinéma 61.

FRANÇOIS WEYERGANS :

Ce qui fait l'importance de *Lola*, c'est évidemment sa beauté première, l'élégance de sa forme. la nonchalance de chaque trait et la fermeté de l'ensemble, la grâce de son déroulement, bref, le continuel bonheur de la mise en scène.
... *Lola* porte un coup définitif, me semble-t-il, à des œuvres comme *Le Cri* ou *Le Septième Sceau*, qui apparaissent lointaines, démodées, s'agitant en vain au niveau du signe et de l'allégorie.

Cahiers du Cinéma.



FRANÇOIS TRUFFAUT (*Ph. Monique Jacot.*)

les mistons

Scénario	D'après une nouvelle de MAURICE PONS (Ed. Julliard)
Adaptation et Dialogue	FRANÇOIS TRUFFAUT
Commentaire	dit par MICHEL FRANÇOIS
Réalisation	FRANÇOIS TRUFFAUT
Assistants de la Réalisation	CLAUDE DE GIVRAY et ALAIN JEANNEL
Chef-Opérateur	JEAN MALIGE
Assistant	JEAN-LOUIS MALIGE
Montage	CECILE DECUGIS
Assistante	MICHELE DE POSSEL
Musique	MAURICE LE ROUX
Interprétation	
Gérard	GERARD BLAIN
Bernadette	BERNADETTE LAFONT et LES « MISTONS »
Directeur de Production	ROBERT LACHENAY
Production	LES FILMS DU CARROSSE
Distribution	LES FILMS DE LA PLEIADE
Longueur	763 METRES
Durée	23 MINUTES

Un seul très long plan de Bernadette à bicyclette pendant toute la durée du générique, l'essentiel étant de montrer Nîmes, le cœur de la ville, les portes, et l'immédiate banlieue (caméra à l'arrière d'une 2 CV au niveau du plancher).

Au cours d'un panoramique lié au plan précédent, découverte de cinq gamins (ce sont les mistons) sur le bord de la route qui cessent de jouer aux billes (deux se relèvent au moment où la caméra les découvre).

La sœur de Jouve était trop belle. Nous ne la supportions pas.

Elle roulait toujours jupe flottante et assurément sans jupon.

Bernadette était pour nous la découverte prestigieuse de tant de rêves obscurs et de nos imaginations cachées. Elle était notre éveil, elle ouvrait en nous les sources d'une sensualité lumineuse.

Dès cet instant, le film s'active et une série de plans éloignés nous montrera Bernadette à bicyclette dans la campagne, vue derrière des rangées d'arbres.

Lorsqu'elle se rendait au bain de rivière elle laissait sa bicyclette posée contre un arbre et nous tournions autour.

Bernadette en jupe flottante, laissant voir ses jambes nues : plusieurs plans rapprochés.

Bernadette s'échappe en courant vers la rivière ; la caméra l'abandonne et se rapproche de la bicyclette, en même temps que les mistons.

Les mistons se trouvent très près de la bicyclette, avançant précautionneusement, comme des voleurs, extatiques, en parfait demi-cercle...

La caméra virevolte, maniée à la main ou pivotant sur son pied de manière à recadrer, en un seul plan vertigineux, le visage de chacun des mistons tout en « piquant » après deux gros plans jusqu'à cadrer la selle.

Le plus petit des mistons pose un instant son visage sur la selle.

Au loin, la silhouette de Bernadette apparaît et les mistons n'ont que le temps de se dissimuler dans un fossé. L'appareil est donc à ras de la chaussée lorsque Bernadette vient prendre sa bicyclette, monte et s'en va. La caméra se redresse verticalement en même temps que Bernadette s'éloigne en roulant, reste fixe au milieu de la route droite tandis que reprend le commentaire :

Les mouvements d'un cœur virginal relèvent d'une logique propre à l'enfance : n'ayant pas l'âge d'aimer Bernadette, nous décidâmes de la haïr et de tormenter ses amours.

FONDU AU NOIR

Gérard descend la rue, en direction des arènes.

En dépit de sa grande beauté, Bernadette n'était rien moins que frivole.

Elle frayait avec un drôle de type qui n'était pas du pays et dont nous apprîmes qu'il s'appelait Gérard. Qu'il fût prof' de gym' en imposait à certains d'entre nous.

Les mistons escaladent déjà la grille, malgré les imprécations du gardien qui crie :

— Foutez-moi le camp.

Les arènes de Nîmes, vides, en plein soleil. Gérard rejoint Bernadette, en poussant des :

— Oh ! oh !

Tandis qu'ils s'embrassent, les mistons sifflent et lancent des quolibets.

Lorsque Gérard et Bernadette arrivent, accompagnés en travelling latéral, un miston est là se livrant à des pirateries.

Bernadette :

— Tu sais qui j'ai vu... qui portait une robe à pois...

Posté à l'autre porte, un miston siffle très fort avec ses doigts en apercevant le couple. Bernadette pousse un cri.

Gérard :

— Nom de Dieu !

Gérard et Bernadette s'aperçoivent alors — panoramique 240 degrés — que chaque miston est posté à l'une ou l'autre des portes ; en haussant les épaules, il écarte celui qui le gêne et sort en tenant Bernadette par le coude.

Les mistons traversent l'arène et se regroupent devant la porte par laquelle leurs victimes viennent de sortir ; ils jouent alors à la petite guerre et simulent une exécution...

Un miston :

— Tous contre le mur...

Il imite la rafale de mitraillette, tandis que les exécutés tombent l'un après l'autre, en tournoyant sur eux-mêmes.

FONDU

Les mistons, plus ou moins en fraude, pénètrent sur un terrain de tennis. Gérard et Bernadette sont en train de jouer.

Le jeudi matin, ils jouaient ensemble au tennis sur une grande place herbeuse ombragée de fusins.

La caméra fixe tour à tour les joueurs en plans généraux et les mistons en plans rapprochés.

Nous nous retrouvions tous derrière les grillages du court.

Qu'est-ce qui nous amenait là par ces matinées claires tandis que volaient les balles sur le sable chaud ? L'amour du sport ou la courte jupe plissée, les jambes nues de Bernadette !

Nous sommes du côté de Bernadette, et suivons la partie en plans rapprochés.

— Out... — Merde. — Oh ! c'est pas bon... — C'est loin d'être vilain. — Out ! — Vas-y ! — T'en as plus ?

Une balle lancée trop fort par Gérard franchit le grillage. Bernadette, transpirant légèrement, essoufflée sous son petit tricot de coton, s'approche des mistons.

Tels de jeunes chiens, ils se précipitent pour ramasser la balle ; le plus prompt s'en empare et, rougissant, la donne à Bernadette. C'est Gérard qui remercie.

Tandis que la caméra pivote vers les herbes...

Qu'une balle se perdît par-delà les grillages, elle s'approchait de nous, transpirant légèrement, légèrement essoufflée sous son maillot de jersey blanc. Pour ces moments de grâce nous aurions payé une éternité de servitude.

La caméra recadre en un large panoramique Gérard et Bernadette (qui ont changé de camp entre temps) et les mistons, le visage collé au grillage, les doigts agrippés.

Nous jurions de ne jamais reparaître sur le court, mais le jeudi suivant nous étions tous là.

Dans la rue Gérard marche, une cigarette non allumée à la bouche. Il croise un monsieur chauve et moustachu qui fume le cigare.

Gérard :

— Pardon, Monsieur, pourriez-vous me donner un peu de feu, s'il vous plaît ?

L'homme :

— Non, Monsieur, je ne donne jamais de feu. Jamais ! Jamais !

Il demande alors du feu à un autre passant.

Puis on retrouve Gérard lorsqu'il arrive. Bernadette l'attend à sa fenêtre ; nous apercevons les mistons postés derrière un mur de pierre attendant la sortie des amoureux.

Les mistons :

— Oh ! les gars... les voilà !...

Bernadette :

— Où on va ?

Gérard :

— On va mener, mener, mener.

FONDU AU NOIR

C'est à cette époque que s'ouvrirent les hostilités ; sur les palissades, les troncs d'arbres, les parapets des ponts, sur tous les murs de la ville, de Gérard et Bernadette, nous annonçâmes les fiançailles à grands coups de cœurs transpercés, car nous étions à l'âge où l'on ne distingue pas encore les fiançailles de l'amour.

Dans une petite rue de Nîmes, déserte en plein midi, avancent les mistons dont la caméra, postée sur un trottoir, enregistre le manège à un coin de rue : marche feutrée à la file indienne, attente, guet, fuite, etc. Sur un mur (par raccord dans l'axe) on lit ce qu'ils viennent d'écrire : « Gérard et Bernadette sont f... », avec un cœur maladroitement transpercé d'une flèche.

A notre grand désappointement, ces inscriptions vengeresses ne troublèrent pas l'ordre public. Mais quoi ? Pouvions-nous lutter avec nos instincts d'enfants, contre un ennemi plus fort que nous, plus fort que nos jeux et dont nous ne savions pas encore qu'il s'appelait l'amour ? Et nous continuions de dévorer des yeux sur sa bicyclette Bernadette, en couleurs claires, volant à ses rendez-vous et à ses plaisirs.

Plusieurs plans sur le même principe, nous montreront les mistons absorbés dans cette tâche à différentes heures de la journée, de midi jusqu'au soir (la porte de la mairie, le parapet du pont, un tronc d'arbre, etc.) Une dernière inscription à la craie : « Les amours de Gérardette au cinoche », nous permettra d'enchaîner sur le commentaire.

L'échec de notre campagne de diffamation allait nous rendre plus agressifs : « Gérardette au cinoche. »

Une fois nous réussîmes à les surprendre au cinéma.

Nous sommes à l'intérieur d'un cinéma.

a) *Plan du film projeté, avec amorce de la salle : Sur l'écran un couple d'acteurs s'embrasse.*

(Le film projeté est un extrait du Coup du Berger *de Jacques Rivette.)*

b) *Contrechamp : Gérard et Bernadette, côte à côte, enlacés, s'embrassent en jetant de vagues regards en biais vers l'écran. La caméra s'élève verticalement de cinquante centimètres et découvre, cinq ou six rangs derrière, les mistons à la fois ricaneurs et inquiets.*

c) *Contrechamp avec le bas de l'écran en profondeur. On distingue, du point de vue des mistons, Gérard et Bernadette visages collés l'un contre l'autre.*

d) *Comme en* b *: Gérard et Bernadette en plan rapproché se murmurent des choses tendres :*

Gérard :

Tu es bien ?

Bernadette :

Oui.

Gérard :

Mieux que chez toi ?

Bernadette :

Oui.

Gérard :

Mieux qu'au lycée ?

Bernadette :

Oui.

Gérard :

Mieux qu'où encore ?

Bernadette :

Mieux que partout.

Leurs visages se rapprochent pour un baiser et, lorsqu'ils sont tout près, les cris des mistons éclatent : bruits de bouches, sifflets, injures.

Laisse-z'en un peu, prends pas tout, etc.

Comme en b, *la caméra se redresse pour nous montrer la fuite haletante des mistons vers la sortie.*

Avant la fin du film, nous avions quitté la salle, conscients d'avoir marqué des points.

Les mistons passent en chantant :

« Colliers perdus sans chiens... »

Un miston déchire l'affiche de Chiens perdus sans collier *(film de Jean Delannoy) et ils s'éloignent.*

FONDU

C'est alors qu'il nous fut permis de livrer une bataille décisive. Ce fut par un bel après-midi d'août alors que nos deux amoureux s'en étaient allés se promener à bicyclette dans les bois environnants.

A la sortie de la ville, on voit Gérard et Bernadette à bicyclette passer devant la caméra et s'éloigner ; le champ reste vide quelques secondes avant qu'apparaissent à leur tour les mistons au nombre de cinq.

Nous avions eu la chance de les surprendre ensemble au début de l'après-midi et je ne sais quel instinct de chasseur nous avait fait les suivre de loin, en cachette,

au lieu de tourner autour d'eux, comme nous faisions parfois en leur criant au passage des bêtises ou des grossièretés.

Longtemps nous les avions vus rouler lentement de compagnie, se donnant la main d'une bicyclette à l'autre, puis ils avaient échappé à notre surveillance sans se douter le moins du monde qu'une fois de plus nous les suivions.

Nous délaissons alors les mistons pour retrouver le couple au moment où Bernadette et Gérard qui viennent d'abandonner leurs bicyclettes s'enfoncent enlacés dans les profondeurs de la forêt. Ils sont manifestement fous de joie d'être ensemble mais, pudiques et soucieux d'éviter la miévrerie, ils « jouent » constamment leurs sentiments et ce jeu, spontané, invention de tous les instants, est plein d'étranges ruptures de ton avec des pointes de vérité qui percent çà et là.

Bernadette :
Qu'est-ce que tu éprouves pour moi ?

Gérard :
Un brutal appétit physique !

Bernadette :
Eh bien ! prends ça !

Ils se poursuivent alors à travers bois en poussant des cris furieux.
Puis s'arrêtent devant deux mantes religieuses :

Bernadette :
Oh ! regarde les grosses bêtes ! Qu'est-ce que c'est ?

Gérard :
Des mantes religieuses !

Bernadette :
C'est dégoûtant.

Gérard :
Mais non, c'est ravissant, on en mangerait.

Bernadette :
Tu es infect.

Gérard :
Regarde, elle lui bouffe le cœur.

Bernadette :
C'est une femelle qui dévore un mâle ?

Gérard riant :
Oh ! tu sais, mâle ou femelle, ça se bouffe de toutes façons. Pour moi, c'est comme des petits bouts de bois.

Ils arrivent bientôt dans une loge de feuillages, enserrée parmi les bouleaux, et ils s'allongent dans les fougères.

Non loin de là apparaissent alors les mistons chantant Ohé le muchacho ! *Sur une bicyclette sont juchés deux d'entre eux, deux sur une autre et le cinquième court derrière, essoufflé entre les vélos.*
Gérard prend Bernadette dans ses bras et l'embrasse.

Bernadette :
— Tu m'aimes ?

Gérard, écolier :
— Heu ! heu !

Bernadette. avec toute la sévérité pédagogique :
— Zéro de conduite, consigné dimanche.

Gérard, moqueur :
— C'est toi qui serais bien embêtée pour sortir !

Bernadette arrogante :
— Moi ? Mais je n'ai qu'à faire ça et tous les hommes rappliquent. Je leur ferais manger des orties là, dans ma main.

Gérard, indigné :
— T'es qu'une traînée... Tu veux des coups ? Allez ! prends ça... et ça !

Bernadette succombe aux chatouilles :
— Non ! non ! tu fais mal, biou, arrête !...

Gérard repentant :
— Allez, c'est fini ; je vais consoler mon bébé. C'est comment ma main, là ?

Bernadette, un peu chatte :
— C'est bon.

Gérard, intrigué :
— C'est bon ?

Bernadette, pudique :
— Oui.

Gérard voluptueux :
— C'est bon, hein, bougrement bon, hein, ma dame. Eh bien ! vois-tu, mon bébé, ça, c'est la main de l'homme !

Bernadette :
— Non ! Pas n'importe quelle main, c'est ta main à toi.

Gérard, péremptoire :
— Non, c'est pas vrai, c'est la main de l'homme et la main de l'homme est douce à la femme.

Elle pose son doigt sur une petite blessure sous l'oreille de Gérard.

Bernadette :
— Oh ! oh !

Gérard :
— C'est rien, je me suis coupé en me rasant.

Bernadette :
— Oh ! tu sais, mon père quand il était jeune, il était tombé amoureux fou d'une femme qu'il avait vue dans le train. Ça marchait bien et elle avait accepté de le revoir ; il a eu un furoncle sur le nez, et il n'est pas allé au rendez-vous et il ne se passe pas de semaine sans qu'il pense à cette femme.

Gérard, en ricanant :
— Et il raconte ça à ta mère ? Qu'est-ce qu'elle dit ?

Bernadette, garçonnière :
— Elle encaisse !

Gérard :
— Allez, repose-toi, à côté de moi, comme si on dormait.

Ils ne parviennent pas à rester plus de dix secondes dans la même position. Gérard se redresse et se penche sur Bernadette, l'embrasse et la caresse ; ils ne parlent plus, mais ils se sourient, se passent la main dans les cheveux, etc.

Bernadette :
— Bizou... bizou... bizou...

Nous revenons aux mistons qui, après avoir erré longtemps, découvrent brusquement les deux vélos enlacés de Bernadette et Gérard. Ils abandonnent

également leurs bicyclettes, font signe de garder le silence et avancent précautionneusement.

On revient sur Bernadette et Gérard qui s'embrassent tour à tour longuement et furtivement ; la caméra s'élève légèrement pour découvrir les mistons qui viennent de repérer le nid d'amour et qui sont postés là, comme des Indiens de westerns.

Reprise du commentaire :

Notre projet n'était pas de lorgner l'adversaire, mais de l'humilier publiquement.

En plan général nous voyons les mistons dévaler le remblai en poussant des cris de sauvage. Bernadette, rouge de honte, se rajuste à la hâte et Gérard, fou de rage et de colère, court après l'un des mistons, le petit traînard et lui administre une correction sévère ; une dizaine de gifles le font tituber et repartir en pleurnichant.

Gérard :

— Ça t'amuse hein ! sale petit miston !

L'insulte nous avait atteint en plein cœur et notre cuisante défaite, durant les semaines qui suivirent, nous rendit plus timorés. Nous fêtions seulement en secret, comme une revanche, le départ de Gérard pour un stage de haute montagne.

Dans un journal de la ville, nous avions découvert avec rage l'annonce de leurs fiançailles, ces fiançailles que nous avions nous-mêmes déjà publiées par dépit, sans y croire. Et nous accueillions cette séparation comme un délai à leur insupportable triomphe.

Gérard, sac au dos, apparaît avec Bernadette sur le quai de la gare.

Ils se dirigent vers le banc, s'y assoient ; plans rapprochés sur eux deux.

Gérard :

Eh bien ! voilà.

Bernadette :

Oui.

Gérard :

Tu es triste ?

Bernadette :

Oui.

Sifflement du train qui entre en gare.

Gérard :

Sois pas triste.

Bernadette.

Oui.

Gérard :

Trois mois, c'est vite passé, quand je reviendrais : Pam, pam, pam, pam.

Il chantonne la marche nuptiale.

Le train démarre...

Gérard, sur un marche-pied, embrasse Bernadette, qui suit le train au pas.

Bernadette :

Ecris-moi.

Gérard :

Et puis rentre vite, il va pleuvoir.

Bernadette :

Tu m'écriras, dis ?

Gérard :

Oui.

LONG FONDU

Nous ne renoncions pas pour autant à chercher une vengeance. Voyant les vacances s'achever sans que l'occasion s'en fût offerte, nous eûmes recours au plus misérable des procédés, car l'approche de leur bonheur nous suggéra une ultime vexation.

L'un de nous dans une librairie acheta une superbe carte postale représentant deux amoureux à peine vêtus, vautrés sur un lit de débauche.

Plan de la carte postale représentant les amoureux. Les mistons, assis sur les marches, se creusent la tête pour savoir que mettre sur la carte.

« Eh ! qu'est-ce que je vais mettre ?... » — « Ah ! Souvenirs de nos folles nuits d'ivresse... » — « Si papa savait ça !... » — « C'est Bernadette qui a été toute nue dans tes bras... » — « Gérard le gros poulet à sa femmelette... »

Nous signâmes victorieusement de ce seul nom qui nous vengeait tous : Les Mistons. Puis la carte postale, sous enveloppe fermée, fut expédiée à l'adresse de Bernadette Jouve.

Plan d'un journal, relatant un accident de montagne.

Sur la place de l'Eglise, la sortie de la messe, filmée de loin.

abonnements

	FR.	ETR.
Théâtre, 1 an, 23 numéros	36	41
Edition luxe (1) Supplément	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma)	2,50	3
Reliures (Théâtre)	17	19
Reliures (Cinéma)	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jacquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

FRANCE : A l'**Avant Scène**, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN. 67-25). C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste.

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390 ; Cinéma, 260 ● **CANADA :** R. Ferron, 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C. : Théâtre, 9; Cinéma, 6 ● **ESPAGNE :** H. Avellan. Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour) ● **NORVEGE, SUEDE, DANEMARK :** Librairie Française, Brahegatan, 8, Stockholm 5, Postg 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45 ; Cinéma, 28 ● **ETATS-UNIS :** George Sinclair, 127, West, 87th Street. New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ITALIE :** Dott. Carlo Di Pralormo, via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700 ; Cinéma, 3.600 ● **LIBAN :** Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27 ; Cinéma, 15 ● **PORTUGAL :** Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150 ● **MEXIQUE :** Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D. F. - Pesos : Théâtre, 103 ; Cinéma, 70 ● **SUISSE :** Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève, C.C.P. 1.6390. Et chez les libraires - Francs suisses : Théâtre, 35 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS : Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

A cette missive, la vie devait apporter au retour des vacances la plus cruelle des réponses et qui laissa pour jamais en nos cœurs les sentiments d'une tristesse abominable.

A la rentrée, nous apprîmes que le fiancé de Bernadette, au cours de l'été, s'était tué dans un accident de montagne.

Quelques plans rapides nous montrent les mistons regardant le « plaisir » : danseuses..., prostituées..., lourde poitrine..., un baiser..., des lèvres rouges...

En contre-point, nous revoyons le baiser de Gérard et Bernadette, et ce baiser par tout ce qu'il a de simple, de sincère, d'idyllique, s'oppose aux plans précédents.

Au fond de nous-mêmes, nous n'étions pas méchants, travaillés seulement par cette rage impuissante. cette crispation des enfants devant l'amour qu'ils ignorent et qui les hante.

Nous quêtions quoi au juste ?

Et nous nous élancions à la poursuite d'une tendresse neuve et chargée de mystère, bien vite déçue par trop de désarroi réciproque.

... Trop de jambes, trop de seins, trop de jupes envolées nous poursuivaient en songe. Que signifie cette marche au désir dont nous préférons nous moquer ? Qui sont-elles ces vamps ridicules, ces incroyables femmes fatales ? Ces jeunes femmes naturellement provocantes devant lesquelles nous contraignions à raser les murs de la vie, qu'étions-nous pour elles ? Ces lèvres trop rouges, ces lourdes poitrines ? Chacun de nous portait dans son cœur cette folie d'image et d'amour plus précieuse à nos âges que la vie qui l'autorise.

Qui embrasserait l'enfant que nous n'étions déjà plus ou l'adolescent que nous n'étions pas encore ? Quel est-il cet amour impossible et pourquoi ces baisers empêchés dont nous étions aussi fiers que si nous les avions nous-mêmes ou reçus ou donnés ?

Les mistons s'amusent à escalader un mur.
Au loin, Bernadette, en deuil, apparaît et s'approche de la caméra, jusqu'à être cadrée en gros plan.

La mort tragique de Gérard gardait à nos yeux un caractère lointain et nous accueillîmes froidement la nouvelle. Mais un des premiers jour d'octobre, sur les quais, couleurs d'automne, Bernadette Jouve passa devant nous, sans nous voir.

Plus tard, je repensais à cette aventure avec plus de pitié que de honte, mais j'ai toujours gardé un souvenir amer de notre belle amie disparue du ciel de notre enfance, comme disparaissait sur sa bicyclette au coin des boulevards sa jolie silhouette et sa jupe flottante.

F I N

Filmographie :

FRANÇOIS TRUFFAUT

Né le 6 février 1932 à Paris.
Etudes primaires.
A 15 ans travaille dans un bureau, puis dans une usine.
S'occupe activement de ciné-clubs populaires, où il apprend tout du cinéma.
1951. Service militaire, puis démêlés avec l'armée.
C'est André Bazin, qui fut en quelque sorte son tuteur, qui l'aida et le fit entrer aux « Cahiers du Cinéma », où il s'acquiert en peu de temps une solide réputation de critique, et devient la « tête de Turc » du cinéma français.

1957. *Les Mistons.* (Voir générique page suivante.)

1958. *Une Histoire d'Eau.* En hommage à Mack Sennet.
Réalisation : François Truffaut et Jean-Luc Godard. Images de Michel Latouche. Directeur de production : Roger Fleytoux. Production : Pierre Braunberger. Films La Pléiade.

1958-1959. *Les Quatre cents coups.* En hommage à André Bazin.
Réalisation : François Truffaut. Auteurs : Scénario original de François Truffaut. Adaptation : François Truffaut, Marcel Moussy. Dialogues de Marcel Moussy. Chef-opérateur : Henri Decae. Musique : Jean Constantin. Décors : Bernard Evein. Directeur de production : Georges Charlot. Montage : Marie-Joseph Yoyotte. Chef-opérateur du son : Jean-Claude Marchetti. Interprètes : Jean-Pierre Leaud, Claire Maurier, Albert Remy, Patrick Auffay, Robert Beauvais, Bouchon, Christian Brocard, Yvonne Claudie, Guy Decomble, Georges Flamant, Marius Laurey, Claude Mansard, Luc Andrieux, Jacques Monod, Pierre Repp, Henri Virlogeux. Production : Les Films du Carrosse-S.E.D.I.F. Distribution : Cocinor-Marceau. Durée : 93 minutes.
Grand Prix de la mise en scène au Festival de Cannes 1959.
Grand Prix de l'O.C.I.C. à Cannes 1959.
Premières représentations à Monte-Carlo : 18 mai 1959 ; à Paris : le 3 juin 1959 aux cinémas Colisée, Marivaux.

1960. *Tirez sur le pianiste.* D'après le roman de David Goodis « Down There ». Adaptation : François Truffaut et Marcel Moussy. Dialogue et mise en scène de François Truffaut. Images de Raoul Coutard. Musique de Georges Delerue, La chanson « Dialogue d'amoureux », composée par Félix Leclerc est interprétée par Félix Leclerc et Lucienne Vernay. La chanson « Framboise » composée par Boby Lapointe. Assistants réalisateurs : Francis Cognany, Robert Bober. Script-girl : Suzanne Schiffman. Montage : Claudine Bouche et Cécile Decugis. Administrateur de production : Roger Fleytoux. Secrétaire de production : Luce Denss. Directeur de production : Serge Komor. Production : Pierre Braunberger. Interprétation : Charles Aznavour, Marie Dubois, Nicole Berger, Michèle Mercier. Jean-Jacques Aslanian Daniel Boulanger, Serge Davri, Claude Heymann, Alex Joffé, Richard Kanayan, Catherine Lutz, Claude Mansard, Albert Remy.

1961. *Tire au flanc.* D'après la pièce de Mouezy-Eon et Sylvane. Adaptation et dialogue de Mouezy-Eon, François Truffaut et Claude de Givray. Mise en scène : Claude de Givray. Coréalisation : François Truffaut. Interprètes : Ricet-Barrier, Christian de Tilière, Jacques Balutin, Serge Davri et Bernadette Lafont. Producteur délégué : Les Films du Carrosse. Co-Producteurs : S.E.D.I.F. Anray-Films. Premier assistant-réalisateur : Georges Pellegrin. Deuxième assistant-réalisateur : Robert Lachenay. Script-girl : Suzanne Schiffman. Directeur de production : Marcel Berbert. Régisseur général : Serge Komor. Régisseur adjoint : Gérard Poirot. Régisseur d'extérieurs : Alex Maineri. Chef-Opérateur : Raoul Coutard. Cameraman : Jean Charvein. Premier assistant-opérateur : Claude Beausoleil. Chef-monteuse : Claudine Bouché. Assistante-monteuse : Hélène Plemiannikov. Musique : Ricet- Barrier. Procédé Franscope. Diffusion mondiale : S.E.D.I.F.

1961. *Jules et Jim.* Réalisation : François Truffaut. Adaptation et dialogue de François Truffaut et Jean Gruault, d'après le roman de Henri-Pierre Roché. Chef-opérateur : Raoul Coutard. Interprétation : Jeanne Moreau, Oscar Werver, Henri Serre. Chargé de presse : Jacqueline Delpal. Directeur de production : Marcel Berbert. Production : Films du Carrosse-S.E.D.I.F. Début de tournage : 20 mars 1961.



A gauche :

LA SŒUR DE JOUVE ÉTAIT TROP BELLE.
ELLE ROULAIT TOUJOURS JUPE FLOTTANTE.

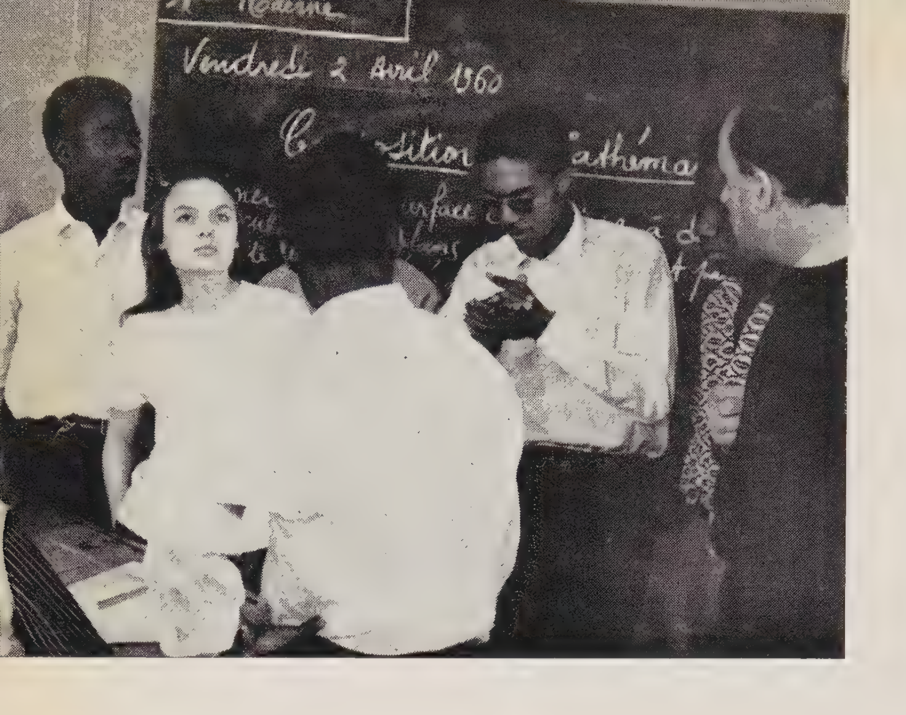
Ci-dessous :

« LES MISTONS »
Ah ! souvenirs de nos folles nuits d'ivresse.

En bas de page :

GÉRARD A BERNADETTE :
Allez, c'est fini ; je vais consoler mon bébé.





LA PYRAMIDE HUMAINE.

Film de Jean Rouch. (*Sur notre photo :* Raymond, Nadine, Dominique et Jean Rouch).

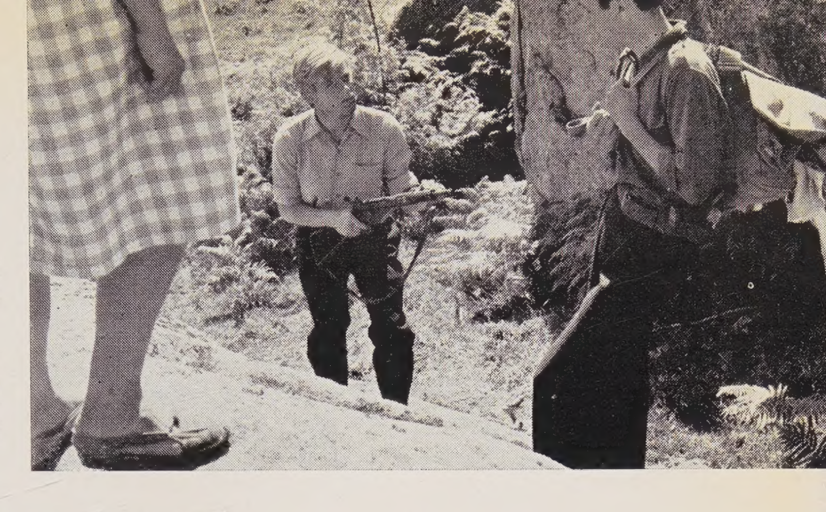
Psycho-ciné-drame dont nous publions cette photo dite « de travail », puisque le réalisateur, à l'extrême droite sur la photo, est présent. La conscience de l'anti-racisme par contre est-elle présente ?... Malgré les qualités de cette expérience, parfois passionnante, on pourrait en douter.

L'ACTUALITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE

UN TAXI POUR TOBROUK.

Film de Denys de la Patellière. Adaptation : René Havard. Dialogue : Michel Audiard. (*Sur notre photo :* Charles Aznavour, Hardy Kruger et Lino Ventura).

La Patellière n'est pas John Ford et ce film n'est pas « La Patrouille perdue ». L'idée est toutefois là... et surtout une interprétation excellente qui intéresse souvent, fascine quelquefois.



VACANCES EN ENFER.

Film de Jean Kerchbron. D'après un roman de Jean Bommart. Adaptation France Roche. Dialogue Maurice Clavel. (*Sur notre photo :* Jean Gasparini et Michel Subor).

Un réalisateur de télévision s'évade... dans les Pyrénées et découvre non seulement l'écran normal, mais le septième art. Epaulé par un dialoguiste de taille, Kerchbron démontre qu'il a du talent. Attendons qu'il le confirme.



leur premier film

LA PEAU ET LES OS.

Film de Jean-Paul Sassy et Jacques Panigel. Prix Jean Vigo 1961. (*Sur notre photo:* Julien Verdier et Gérard Blain).

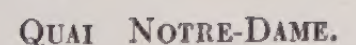
Un « Vigo » mérité qui réclame toutefois, après ce coup d'essai réussi, un coup de maître plus convaincant, moins classique dans sa structure et original dans ses idées.



QUAI NOTRE-DAME.

Film de Jacques Berthier, inspiré d'une nouvelle de Dominique Rolin. (*Sur notre photo :* Anouk Aimée, Christian Alers, Christian Pezey).

Après l'expérience des sunlights en tant que comédien et en tant que cinéaste amateur, Jacques Berthier a risqué le « grand coup ». Celui-ci n'explose pas génialement, mais suggère quelques promesses que son deuxième long-métrage tiendra s'il échappe à certaines facilités.



Ci-contre :

La Ciociara.

Film italien de Vittorio de Sica d'après le roman de Alberto Moravia. Interprétation : Sophia Loren, Jean-Paul Belmondo, Raf Vallone, (*Sur notre photo :* Sophia Loren et Eleonora Brown).
Certains s'étonneront que de Sica ait besoin de Moravia pour « créer » un film. En fait, il a réalisé une très marquante... illustration de Moravia.



Ci-dessous :

Les Mongols.

Film franco-italien réalisé par l'américain André de Toth. Scénario, adapt. et dial. : U. Guerra, L. Martino. Interprétation : Jack Palance, Anita Ekberg, Antonella Lualdi, Franco Silva, Pierre Cressoy.
Un western oriental franco-américano-italien dominé par la présence de Jack Palance et par de très jolies filles. Le pathétique frisant très souvent le burlesque, on ne s'ennuie pas.





Au milieu :

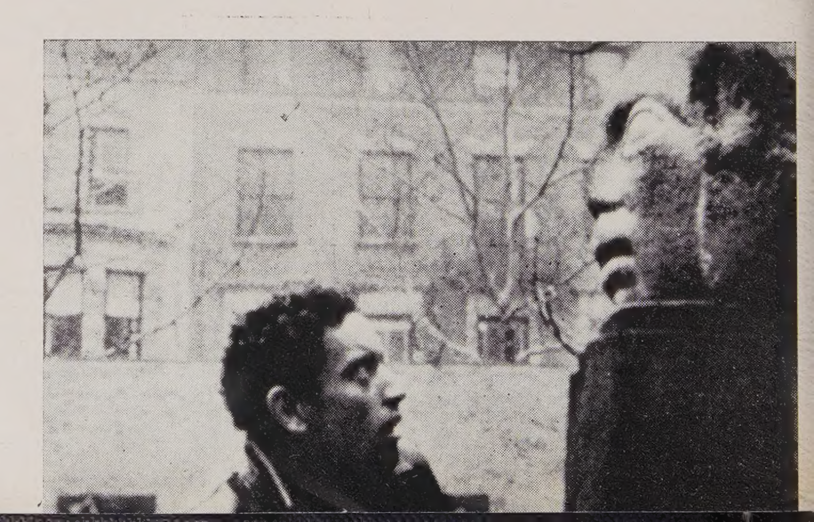
Romanoff et Juliette.

Film produit, écrit, réalisé par Peter Ustinov Photo : Robert Krasker. Décors : Alexandre Trauner. Interprétation : Peter Ustinov, Sandra Dee, John Gavin, Akim, Tamiroff.
Un escalier qui rappelle ironiquement Eisenstein... et un film qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, fuit le théâtre... et crée le cinéma avec astuce et ironie.

Ci-contre :

Shadows.

Film américain de John Cassavetes. Photo : Eric Kollmar. Musique : Charles Mingus. Interprétation : Lelia Goldoni, Ben Carruthers (*sur notre photo*), Hugh Hurd, Tony Ray, Tom Allen, Dennis Salas.
Plus convaincant que le film de Jean Rouch — quant au racisme — ce film a la saveur (américaine) d'un Godart.



Page suivante :

Elmer Gantry, le charlatan.

Film américain de Richard Brooks d'après le roman de Sinclair Lewis. Musique : André Previn. Interprétation : Burt Lancaster (*sur notre photo*) Jean Simmons, Shirley Jones.
Ce film aux 3 Oscars a de nombreux mérites qui ne sont pas massacrés par un dernier quart d'heure décevant. Richard Brooks a réalisé là son film le plus sincère.



Dans nos prochains numéros *(textes intégraux)* :

L'ENCLOS
A. Gatti - P. Joffroy

LETTRE DE SIBÉRIE
CUBA SI
2 films de Chris Marker

LA VÉRITÉ
H.-G. Clouzot

MINA DE VANGHEL
M. Clavel - M. Barry

MODERATO CANTABILE
P. Brook - M. Duras

HISTOIRE D'EAU
J.-L. Godard - F. Truffaut

VOIR PAGE 33 LE SOMMAIRE DES NUMEROS DEJA PARUS

L'AVANT-SCENE DU THEATRE :

15 *mai* (numéro réservé aux abonnés) :
« La Nuit des Rois »
Shakespeare - Anouilh

1er *juin* :
« L'Idiote »
Marcel Achard

Censurés ou maudits ?

L'ENCLOS

Armand Gatti

CUBA SI

Chris Marker

DANS NOTRE NUMÉRO DU 15 JUIN, « L'ENCLOS », LE PREMIER FILM D'ARMAND GATTI QUI, MALGRÉ LES ÉLOGES UNANIMES DE LA PRESSE, RISQUE D'ÊTRE « ÉTOUFFÉ » EN FRANCE.
(*En complément le film qu'achève Chris Marker sur Cuba Si et un encart spécial photo sur « L'Année dernière » d'Alain Resnais et Robbe - Grillet*)

l'Avant-Scène du Cinéma

DIRECTEUR GENERAL :
ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION :
GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS
PARIS (6e)
DAN. 67-25 — C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 45
PRIX DU NUMERO :
2,50 N F — ETRANGER : 3 N F